

reud relu par Lacan

Cette idée que le langage obéirait, en dernière analyse, à un centre de gravité unique, à un code, la langue, conçu comme une infrastructure, apparaît donc bien comme une réduction positiviste qui écrase, au profit d'un système souvent binaire, la complexité des phénomènes.

Christian Metz a bien perçu cet appauvrissement, dans *Le Signifiant imaginaire*, où il interroge la théorie rhétorique, linguistique et psychanalytique à propos de la métaphore, et regrette l'abandon du couple paradigme / syntagme, qui « perd de sa force » en psychanalyse mais qui aurait permis des éclaircissements bienvenus. Il conclut à ce propos au « non recouvrement de catégories venues d'horizons divers (linguistique, rhétorique, psychanalyse) ». ¹³⁰ Si nous ne pouvons que souscrire, dans les grandes lignes, à son propos, et en particulier à ce constat – qui est formulé à plusieurs reprises – il convient de souligner précisément la responsabilité de Lacan quant à cette confusion, qui n'apparaît pas toujours nettement dans l'ouvrage, dont le titre avoue même un reste d'allégeance. Il en va de même, d'ailleurs, pour la plupart des auteurs structuralistes et néo-rhétoriciens cités par Christian Metz, qui ont bel et bien continué à brouiller les cartes, à superposer des couples de notions incompatibles, même s'ils ont pu *sentir* que les notions ne « s'alignaient » pas, ou avoir des remords, et corriger en partie leur propos. C'est le cas de Lacan lui-même, qui reprend la réflexion où Jakobson l'a laissée à la fin de l'article « Deux aspects du langage et deux types d'aphasies », où le linguiste esquissait un rapprochement avec les notions freudiennes de condensation et de déplacement : alors qu'il éprouve des réticences perceptibles face au modèle linguistique, il ne conteste pas frontalement le modèle jakobsonien, c'est le moins que l'on puisse dire, et il ajoute même à celui-ci d'autres couples de notions, d'origine nettement psychanalytique, dont les deux premiers procédés à l'œuvre dans le travail de transformation du rêve, confortant ainsi le modèle binaire initial, même pour ceux qui n'auraient pas été convaincus – et Lacan sembler indiquer lui-même, au cours de son séminaire du 9 mai 1956, qu'il y en a au sein de son public. ¹³¹

Malgré la complexité du propos lacanien, malgré son style volontiers déroutant, de toute évidence à dessein, il faut donc se pencher sur cette psychanalyse structuraliste, qui vaut mieux que le mépris désinvolte où il est facile de la tenir, mais qui n'en agace pas moins, assez souvent, comme on devine que ce fut le cas pour Ricœur, qui se résolut à ne pas parler de Lacan dans son ouvrage sur Freud, faute d'avoir pu le comprendre. ¹³² Aussi éviterai-je de taxer de « délire », comme le fait Nanine Charbonnel à la suite de François Roustang, la prose d'un auteur fertile en associations pour le moins hasardeuses. ¹³³ Il ne s'agit pas pour moi de contester cette appréciation : que le « délire » en question ait été largement partagé ne saurait constituer une objection et le délire n'empêche pas le raisonnement de présenter une certaine rigueur ou d'excellentes intuitions. Mais, si l'on veut expliquer pourquoi des auteurs si nombreux, parfois même critiques à l'endroit de Lacan, et dans tous les cas rarement perçus comme délirants, à l'instar du groupe μ , de Genette ou de Pierre

130 Ch. Metz, *op. cit.*, p. 370, 350.

131 Jacques Lacan, *Le Séminaire sur Les Psychoses*, livre III, le Seuil, Paris, 1981, p. 253.

132 Lire, à ce propos, les pages consacrées par François Dosse au différend avec Lacan, dans *Paul Ricœur, op. cit.*, notamment p. 327 et 332.

133 Nanine Charbonnel, *La tâche aveugle*, tome I (*Les aventures de la métaphore*), *op. cit.*, p. 222.

Legendre, ont pu s'approprier des conceptions trouvées chez lui ou confortées par lui, être inspirés par certaines de ses intuitions, il faut entrer dans le détail de cette équivoque relevée à juste titre par François Roustang.¹³⁴

Du syntagme au paradigme : à la recherche du système perdu

Ce qui frappe en effet, dans la théorie de la métaphore proposée par Jacques Lacan, c'est l'extrême diversité des sources auxquelles il puise. Sans même évoquer les sources anthropologiques ou l'inspiration philosophique (Hegel, Marx, Heidegger), le croisement des influences est impressionnant : aux références rhétoriques et linguistiques toujours mentionnées, qui viennent donc se greffer tant bien que mal sur des notions psychanalytiques, il ne faudrait pas omettre l'influence surréaliste, de toute évidence déterminante. Mais, au sein même de ces domaines, des chemins de traverse apparaissent encore, des bifurcations inattendues, qui mettent en danger tout l'édifice. Le problème n'est pas que le psychanalyste fasse subir une énorme torsion aux concepts de Ferdinand de Saussure, par exemple, comme le suggère Nanine Charbonnel, présupposant par là que Saussure aurait raison contre Lacan ou Jakobson, mais bien plutôt que les concepts forgés n'ont, en réalité, aucune consistance véritable, aucune stabilité. Ce ne sont pas non plus, pas vraiment, des « coques creuses », dans la mesure où chaque affirmation est soutenue par une intuition, assez juste en général d'ailleurs, souvent intéressante : le problème, c'est que rien ne signale que le concept de la page suivante, qui porte le même nom que celui de la page précédente, a changé. Aussi, en assumant un certain jeu sur les mots, conçu notamment comme un jeu avec les lecteurs, une forme d'humour, et en assumant par ailleurs un certain hermétisme, privilégiant ainsi la « porte étroite » du discours, Lacan prend-il le risque de tomber lui-même dans le piège qu'il tend à ses détracteurs, celui de perdre le fil d'un raisonnement sous-jacent qui serait, lui, parfaitement tendu.¹³⁵ Dans cette écriture « entre les lignes », on devine en particulier une stratégie délibérée de pousser le lecteur, en permanence, à rechercher la pertinence de ses affirmations, l'esprit derrière la lettre du discours, pour maintenir la réflexion à son plus haut niveau, pour que la pensée soit vive, qu'elle procède toujours d'une expérience vivante. Mais, derrière l'intention louable, on perçoit également des profits moins avouables, qui recourent aux observations de François Roustang dans *Lacan, de l'équivoque à l'impasse* : celui de s'épargner en retour l'exigence d'une rigueur accrue et constante, ou de profiter des effets de l'équivoque, en permettant au lecteur de collaborer au-delà du raisonnable à l'établissement du sens.

Qu'en est-il, donc, concernant la métaphore ? Avant d'étudier ses rapports avec la théorie du « signifiant », très vaguement inspirée de Saussure, et plus largement avec celle de l'inconscient « structuré comme un langage », il faut noter ce fait que l'usage des notions de syntagme et de paradigme, pour aborder la figure de style, est assez particulier. Nous savons en effet que Lacan forge ses concepts de métaphore et de métonymie sur une référence appuyée à Jakobson, à son article sur les aphasies, aussi bien dans les cours du 2 et 9 mai 1956 qui sont consacrés aux deux figures que dans l'intervention de 1957 publiée sous le nom de « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud ».¹³⁶ Or, cette assimilation même du couple métonymie /

134 F. Roustang, *Lacan, de l'équivoque à l'impasse*, éditions de Minuit, Paris, 1986.

135 On trouve mention de cette stratégie d'écriture « entre les lignes », à la limite de l'imposture, par exemple dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *op. cit.*, p. 262.

136 *Le Séminaire*, livre III, *op. cit.*, p. 248-249, et *Écrits I*, *op. cit.*, p. 251-252, note 5, et p. 263-264, note 13. La

métaphore aux mécanismes de contiguïté / similarité ne se pose pas vraiment de la même façon chez Lacan que chez le linguiste, même si celui-ci inspire une énorme partie des développements.

C'est dans le séminaire de 1956 que cela apparaît le plus nettement. On peut d'ailleurs noter la façon dont cette réflexion sur les figures s'inscrit dans la question des psychoses, qui faisait l'objet du séminaire cette année-là, même si l'articulation n'est pas beaucoup soulignée. L'indication donnée par Lacan est d'un grand intérêt pour nous : à la lecture d'une série de « textes qui se répètent » d'un psychotique, le président Schreber (textes qu'il ne juge pas utile de livrer), le psychanalyste se dit frappé par le constat qu'« on n'y rencontre jamais rien qui ressemble à une métaphore. » Il s'agit pour Lacan de montrer que la métaphore constitue une dimension essentielle du symbolique, cette fonction entravée, selon lui, dans les psychoses. Suit alors une tentative de définition de la figure, présentée comme nécessairement impliquée par le style poétique : très intéressante, elle n'est pas déterminée par la seule idée de substitution, elle est même tournée vers l'idée de prédication. Seulement, elle débute par un exemple devenu fameux, le vers suivant de Victor Hugo, extrait de « Booz endormi » : « Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ». Aussi Lacan est-il partiellement fondé à noter qu'il n'y a pas là de « comparaison latente » : la figure déborde de beaucoup le parallélisme proposé. Il ne faut pas comprendre, en effet – ou plutôt il ne faut pas comprendre *seulement* – « *de même que* la gerbe s'éparpillait volontiers entre les nécessiteux, *de même* notre personnage n'était point avare, ni haineux. » Et Lacan de conclure : « Il n'y a pas là comparaison, mais identification. »¹³⁷ Du danger, une nouvelle fois illustré, de théoriser sur un échantillon trop réduit : comme cela a été maintes fois souligné, la « métaphore » de Hugo est aussi, et même avant tout, une métonymie. C'est ainsi que Lacan peut tirer la métaphore du côté de l'identification : qu'il y ait une « identification » entre la « gerbe » qui s'abandonne et Booz endormi, qui d'habitude donne volontiers des épis aux pauvres, ne pose pourtant pas problème, mais l'évidence que Lacan croit tirer de son exemple lui vient précisément d'une évacuation trop rapide de la « comparaison » et, s'il peut se permettre cette évacuation-là, s'il croit pouvoir déceler une « identification » sans comparaison, c'est que l'identification repose en large partie sur un « glissement » du propriétaire à son bien, le blé. Il ne considère dans un premier temps que le travail de nomination, la simple substitution de « gerbe » à « Booz », comme si Hugo avait voulu se contenter de stupéfier le lecteur par une association inhabituelle, la clef étant fournie par les deux vers suivants (les vers 11 et 12) : « Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse / – Laissez tomber exprès des épis, disait-il. ». On devine d'ailleurs que l'idée est venue à Hugo par le vers précédent (le vers 9), comparant sa barbe à la nature, même si ce n'est pas à un champ ou à une prairie fleurie mais à un ruisseau argenté. C'est donc à ce prix, en mettant entre parenthèses le parallélisme, que Lacan introduit la notion de métaphore. Il n'en reste pas là, cependant. Il a même conscience de la réduction : « l'usage que nous faisons du terme de symbolique nous amène en fait à en réduire le sens ». Hélas, pour dénoncer celle-ci, qu'il perçoit dans son analyse de « Booz endormi », il précise qu'il ne faut pas se contenter de « désigner la *seule* dimension métaphorique du symbole » (je souligne). Néanmoins, pour évoquer « l'articulation prédicative », la syntaxe de la phrase hugolienne, il ne fait pas encore intervenir la métonymie : il se contente de souligner qu'on ne peut s'arrêter à l'ordre signifiant du dictionnaire, qu'il existe un usage de la langue « où la signification arrache le signifiant à ses connexions lexicales ». Pour décrire le phénomène de la

dernière note est néanmoins curieuse, qui semble indiquer que Lacan revendique la co-paternité de la « découverte » de Jakobson, suggérant que celui-ci se serait approprié une invention collective.

137 Jacques Lacan, *Le Séminaire*, livre III, *ibid.*, p. 247.

métaphore vive, il souligne qu'on ne peut se passer de « la distance maintenue entre le sujet et ses attributs », ajoutant qu'« il est tout à fait exclu qu'un animal fasse une métaphore » : n'ayant pas accès au discursif, « la métaphore est impensable dans la psychologie animale de l'attraction, de l'appétit, et du désir. »¹³⁸

Voilà, à mon sens, l'essentiel perçu : la métaphore achève de se former dans le discours, dans l'élaboration secondaire. Seulement, plaçant l'action du symbolique – incluant, pour lui, langage et figures de rhétorique, là est le hic – dès l'élaboration primaire, Lacan ne s'est pas donné les moyens de faire le départ entre une association première et une (ré)élaboration seconde, authentiquement métaphorique. Le problème est bien la place du langage dans l'appareil psychique, question structuraliste par excellence. Il n'en reste pas moins que Lacan propose ici une lecture de la métaphore très acceptable : « Cette phase du symbolisme qui s'exprime dans la métaphore suppose la similarité », écrit-il par exemple, « laquelle est manifestée uniquement par la position », du moins dans le cas de la gerbe généreuse. Et de souligner que cette « dimension de similarité est assurément ce qu'il y a de plus saisissant dans l'usage significatif du langage, qui domine tellement l'appréhension du jeu du symbolisme que cela nous masque l'existence de l'autre dimension, la syntaxique ». Malgré les apparences, nous sommes donc très loin de Jakobson : il serait bien difficile ici de déceler une opposition entre la similarité et l'ordre syntaxique de la phrase. Certes, ce séminaire conserve encore timidement les traces de la distinction entre sémantique et positionnel, qui redoublait et précisait celle de métaphore et métonymie, chez le linguiste : cela lui permet de conserver une apparence de cohérence avec lui. On pourrait même deviner l'idée qu'il n'existe pas de similarité sémantique, seulement de position, observation rapportée à la métaphore alors qu'elle concerne la métonymie hugolienne : pour Lacan, ici du moins, le sémantique est lié au positionnel, fondement du « propositionnel », ce qui complique toute distinction entre métaphore et métonymie. Mais il n'en formule pas moins l'idée que la similarité *devient* sémantique par l'action de de syntaxe, qu'elle se nourrit d'elle, ce qui constitue une correction d'importance apportée à Jakobson qui distinguait similarité sémantique, avec ou sans contiguïté positionnelle, et similarité de position. Seulement, ce qu'il gagne par là, il le perd de l'autre côté, et c'est là que le modèle structuraliste le rattrape : on le verra tenté de dépouiller la métaphore de sa capacité à porter des idées, d'attribuer cette faculté à la seule syntaxe « métonymique ». Dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient... », par exemple, il écrit : « Dans le vers de Hugo, il est manifeste qu'il ne jaillit pas la moindre lumière de l'attestation qu'une gerbe ne soit pas avare ni haineuse [...] ».¹³⁹ Quoi qu'il en soit, le « pôle » métaphorique ne subsisterait plus, nous dit-il ici, « sans la structure signifiante », sans « l'organisation du signifiant » : « voilà ce qu'on néglige quand on parle de symbolisme », et nous ne pouvons qu'en convenir.

Hélas, sous la double influence du modèle linguistique de Jakobson, qui se trouve exposé juste après, et de son exemple métaphorico-métonymique, que viendront renforcer d'autres exemples tendancieux, cette intuition première cède le pas, et apparaît progressivement, de façon de plus en plus nette, au second plan.

Il reste qu'il n'est pas exact d'affirmer, comme Nanine Charbonnel le fait, que Lacan ajoute aux « imprécisions » de Jakobson et aux « errements freudiens » « cette cécité particulière » « de vouloir définir la métaphore en excluant totalement la question de la ressemblance ». Si, sur certains points, il radicalise encore la position de Jakobson, sur d'autres, il apporte des nuances bienvenues,

138 *Ibid.*, p. 248.

139 J. Lacan, *Écrits I, op. cit.*, p. 265.

on vient de le voir : en l'occurrence, cette gêne devant la question de la ressemblance ne lui est pas propre, elle recoupe parfaitement celle du théoricien de la « fonction poétique ». Même dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient... », où la part accordée à la syntaxe est plus réduite, la fameuse définition substitutive « *Un mot pour un autre*, telle est la formule de la métaphore » ne doit évidemment pas être prise isolément : si elle caractérise effectivement l'approche néo-rhétoricienne, structuraliste, Nanine Charbonnel a tort d'y réduire la structure métaphorique selon Lacan – même si, bien sûr, « définir ainsi la métaphore », ou du moins insister sur ce trait-là, « c'est la manquer ».¹⁴⁰ Elle n'est d'ailleurs pas la seule : on retrouve la même idée chez Marie-Claire Ropars-Wuilleumier par exemple.¹⁴¹ C'est là un véritable *topos* du commentaire lacanien, qui n'est pas dénué de fondement mais qui simplifie le texte même de Lacan : nous le lisons trop facilement comme s'alignant sur celui de Jakobson ou, du moins, à travers le filtre de celui-ci. Nous pouvons noter par exemple que la métaphore s'oppose chez lui à « trente voiles », métonymie proposée deux pages plus haut, où le mot « navire » n'est pas moins omis que dans *Un mot pour un autre*.¹⁴² La métonymie est même définie plus loin comme un manque d'être, ce qui souligne assez son caractère également substitutif. À la fin du cours du 2 mai 1956, Lacan précise d'ailleurs, pour ce qui touche au « côté » métonymique, « celui de l'articulation et de la contiguïté, avec ce qui s'y ébauche d'initial et de structurant dans la notion de causalité », que la métonymie... « concerne la substitution à quelque chose qu'il s'agit de nommer – nous sommes en effet au niveau du nom. »

En fait, ce que révèlent ces lignes, qui nous apparaissent volontiers contradictoires, c'est d'abord que métonymie et métaphore sont englobées dans une notion commune, celle de « signifiant », conçu sur le modèle paradigmatique du trope, lui-même rapproché des mécanismes de déplacement et de condensation, le « signifiant » étant ainsi « l'instrument avec lequel s'exprime le signifié disparu ».¹⁴³ Par ailleurs, les deux figures sont assez souvent comprises comme deux « phases » différentes de la même opération, la symbolisation, notamment dans le séminaire de 1956, la métonymie pouvant s'emboîter dans la métaphore, comme c'est le cas dans le vers de Victor Hugo – Lacan le concède dans le cours suivant du 9 mai, suggérant avoir accepté cette objection d'un auditeur – mais aussi comme le déplacement se combine avec la condensation, en est parfois l'un des moments. Cette articulation des deux figures fait même l'objet de la troisième partie du séminaire, ce jour-là. L'idée est développée, avec d'autres exemples, à partir de cette observation : « la métonymie est au départ, et c'est elle qui rend possible la métaphore. Mais la métaphore est d'un autre degré que la métonymie ». Et Lacan de reprendre la discussion proposée par Jakobson des formes artistiques : les enfants « n'en sont pas encore à la métaphore », au Picasso seconde manière ou aux surréalistes, « mais à la métonymie », au réalisme. Cependant, « la promotion du détail » qui caractérise « le style dit réaliste » « n'a rien de plus réaliste que quoi ce soit » : un détail peut devenir « le guide de la fonction désirante », « promu comme l'équivalent » du tout, *mais pas n'importe lequel*. De même, dans le développement de l'enfant, Lacan distingue un moment où « en fonction de ses précoces capacités métonymiques », un objet comme les fesses pourra « devenir pour lui une équivalent maternel ».¹⁴⁴

On le voit donc : il y a substitution dans la métonymie, chez Lacan. De même, il y a du syntagme dans la métaphore, et même de la ressemblance, bien que l'idée ne soit pas soulignée : la notion de

140 N. Charbonnel, *Les Aventures de la métaphore*, op. cit., p. 230.

141 Marie-Claire Ropars-Wuilleumier, « Fonction de la métaphore dans *Octobre* d'Eisenstein », art. cit., p. 109.

142 J. Lacan, *Écrits I*, op. cit., p. 263, 265.

143 J. Lacan, *Le Séminaire*, III, op. cit., p. 250-251.

144 J. Lacan, *ibid.*, p. 259-261.

similarité n'est pas toujours abstraite, liée à la seule position, la dimension sémantique est *de fait* impliquée. C'est bien en vertu de cette ressemblance très concrète que l'enfant peut découvrir des « équivalents maternels » et non pas seulement des « substituts », par exemple. La reprise du vers hugolien, son analyse plus approfondie dans « l'instance de la lettre... » nous le montre, lui aussi : on y voit comment, après un commentaire de la métonymie *qui ne se donne pas comme tel* (« c'est de Booz que la gerbe a fait place nette »), Lacan en vient à réellement commenter la métaphore. La personnification de la gerbe, cette façon indirecte de souligner la générosité de Booz par son bien, lui apparaît comme une façon de suggérer le « retour d'un titre de possession » (« sa gerbe »), sa propre générosité se voyant « réduire à *moins que rien* par la munificence de la gerbe », « prise à la nature », qui « ne connaît pas notre réserve et nos rejets ». Seulement, après cette négation par la « profusion » de la nature – encore un peu « métonymique » peut-être, mais pouvant aussi s'analyser comme métaphore ironique – le psychanalyste indique que Booz resurgit dans « le rayonnement de la fécondité », à travers la promesse d'une paternité.¹⁴⁵ Et, en effet, le poème ne cesse de tisser des liens pour penser l'analogie du vieillard avec la gerbe : comme le blé fauché ploie sous l'effet de la pesanteur, lorsqu'il est saisi par le bras d'un homme, le patriarche peut s'écrier « Et je courbe, mon Dieu ! mon âme vers la tombe » et, à la fin, l'idée d'une résurrection est suggérée par l'analogie avec Dieu, cet autre « moissonneur » généreux, peut-être parti dormir lui aussi, ayant jeté négligemment une « faucille d'or dans le champ des étoiles ». Quoi qu'il en soit de la pertinence du commentaire lacanien, il faut donc souligner qu'il repose sur l'idée d'une analogie, d'une ressemblance, entre la « profusion » de la gerbe et la « fécondité » de Booz – Lacan mentionne même, dans son cours du 9 mai, une interprétation phallique de la gerbe qui n'est pas sans fondement quand on considère le poème entier, où Hugo évoque l'idée de puissance, le rêve d'une procréation et tourne plus nettement encore, à la fin, autour de l'acte sexuel sans jamais en parler vraiment.

Il faut noter aussi que la métaphore de Hugo *réalise* « la signification de la paternité ». Un peu comme la gerbe de Booz, et surtout comme Œdipe, selon Lacan, elle tue symboliquement le père (elle « abolit métaphoriquement » le « signifiant du nom propre d'un homme »), elle « reconstruit le cheminement » qui mène le fils de Laïos à affirmer sa royauté, à procréer et à s'avancer vers la vérité (elle « produit l'étincelle poétique » en l'occurrence, et réalise le « mystère » d'une signification). Conformément à la métaphore paternelle chez Lacan, au « Nom-du-Père », la métaphore consiste donc en un refoulement, une « substitution signifiante », une « dialectique de l'être ».¹⁴⁶ S'il convient d'y insister, c'est que « la métaphore moderne n'a pas une autre structure », selon Lacan. La définition de la figure n'est donc pas la simple substitution d'un mot à un autre, mais une « substitution signifiante », décrite ici sur le modèle de Booz et d'Œdipe d'une façon quasi dialectique, avec négation et dépassement. Dans son cours du 19 juin 1957, il reprend l'exemple en des termes encore plus nets : « nous retrouvons le schéma du symbole en tant qu'il est la mort de la chose ». Mais, avec la métaphore, « c'est encore bien mieux » : il y a résurrection, « Booz, après avoir été éclipsé, occulté, aboli, reparaît dans le rayonnement fécond de la gerbe. » Comme le Christ, « il ne connaît ni avarice ni haine, il est purement et simplement fécondité naturelle. »¹⁴⁷ Il est aisé de voir comment, à travers ce modèle « dialectique », à travers les métaphores choisies par Lacan, celles du meurtre et du mystère, ou de la mort et de la résurrection, tout un imaginaire de la

145 J. Lacan, *Écrits I*, op. cit., p. 265-266.

146 Joël Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, Denoël, Paris, 2002, p. 116.

147 J. Lacan, *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Seuil, Paris, 1994, p. 377.

métaphore se met en place ou se voit conforté, qui triomphe chez les néo-rhétoriciens, d'autant plus qu'on retrouve chez ces derniers, chez Cohen de façon exemplaire, ce mécanisme « à double détente », comme Lacan le nomme, d'abord négateur, voire destructeur, et ensuite sublimant, quasi épiphanique. Avec l'idée d'une métaphore-condensation, qui inclurait la métonymie-déplacement, nous ne sommes pas loin non plus de la définition de la métaphore par le groupe μ comme double synecdoque : après un premier temps « métonymique », un nouveau signifié apparaît, « glisse » sous le « signifiant » d'une façon autrement plus créative mais aussi, parfois, proche de l'imposture.

Le modèle paradigmatique ne résume donc pas la pensée de Lacan sur la question. Mais, s'il ne règne pas sans partage, s'il n'est pas coupé de toute idée de ressemblance, il n'en est pas moins très présent, bien sûr. C'est lui qui délivre ses effets les plus néfastes – dont cette idée, par exemple, d'un surgissement miraculeux du sens, dans la métaphore. La dimension syntaxique de la métaphore étant gommée, placée au second plan, l'apparition du sens, toujours davantage pensée au niveau du mot, ne peut qu'apparaître mystérieuse. La métonymie « sous-jacente » cesse d'ailleurs, assez fréquemment, d'être comprise elle-même comme prédication, et même souvent, dans les faits, comme syntaxe, devenant le simple nom du réel (via l'idée de syntaxe, de contiguïté, sa définition comme « mot à mot ») ou le nom du désir (via le manque d'être, l'idée de déplacement). Ainsi, dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient... », Lacan reprend-il le deuxième exemple de métaphore utilisé dans le séminaire sur les psychoses : « L'amour est un caillou riant dans le soleil », alors qu'il contrevient à la définition substitutive qui vient tout juste d'être avancée. Où le signifiant « amour » est-il « aboli », en effet, dans cette phrase ? Malgré son *insistance*, on voit donc que ce trait-là n'est pas si définitif pour Lacan, qu'il ne dit pas le tout de la métaphore, même si, dans les différentes formules « mathématiques » proposées, le signifiant du comparé passe toujours « sous la barre » : jamais la dimension *in praesentia* ne disparaît tout à fait dans la compréhension métaphorique, même quand elle semble se réduire à une approche *in absentia*.

Une belle métaphore l'indique d'ailleurs, jusque dans son ambiguïté, dans l'intervention de 1957. Évoquant « la linéarité que F. de Saussure tient pour constituante de la chaîne du discours, conformément à son émission par une seule voix et à l'horizontale où elle s'inscrit dans notre écriture », Lacan précise que, « si elle est nécessaire en effet », elle « n'est pas suffisante ». Aussi, après un rappel sur le rôle de cette orientation « dans le temps » de « la chaîne du discours », écrit-il :

Mais il suffit d'écouter la poésie, ce qui sans doute était le cas de F. de Saussure, pour que s'y fasse entendre une polyphonie et que tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition.

Nulle chaîne signifiante en effet qui ne soutienne comme appendu à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule de contextes attestés, à la verticale, si l'on peut dire, de ce point.¹⁴⁸

Même si Lacan joue ici avec l'idée de paradigme, avec l'imaginaire issu de Saussure d'une « articulation » à la fois horizontale et verticale du langage, il serait difficile de rapporter cette métaphore à Jakobson ou à son maître genevois : la poésie y fournit le modèle, extensible au langage « ordinaire », d'une certaine « prolifération syntagmatique ». Un mot ne veut jamais dire seulement ce qu'il a l'air de dire : il emporte avec lui tout un monde. Cette idée, qui se trouve déjà au cœur de la poésie symboliste, malgré leurs théorisations hasardeuses, mais qui n'est pas davantage étrangère aux avant-gardes russes, trouvant ainsi des échos du côté d'Eisenstein ou de

148 J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », art. cit., p. 260-261.

Bakhtine, est bien une idée lacanienne aussi. Elle indique dans quelle tradition, entre autres, il s'inscrit – combien ses efforts, pour donner des gages structuralistes, et parfois même positivistes, ne résument pas son propos. En effet, quelle que soit la façon de comprendre cette métaphore, et il y en a plusieurs, elle relativise sérieusement l'opposition entre syntagme et paradigme. La logique du second paragraphe est différente du premier, en effet : faut-il supposer un jeu concerté de plusieurs couches de langage, de plusieurs instruments, « à l'horizontale », ou une progression d'un « contexte » paradigmatique à l'autre, en sautant d'une « portée » verticale à une autre en quelque sorte, sans les jouer vraiment et/ou simultanément ? Tout cela n'est pas parfaitement clair, le modèle linguistique traditionnel n'associant pas *en différents points* les différents contextes paradigmatiques entre eux. Il semblerait donc qu'il faille pencher pour le premier modèle, le moins jakobsonien. Cela se complique encore, en apparence du moins, si l'on fait intervenir les fameux « points de capiton » mentionnés peu avant, dont la présence est ici suggérée. Mais, à bien les considérer, ils confirmeraient plutôt l'idée d'une polyphonie : leur graphe cherche lui aussi à rompre la « linéarité du signifiant ». On pourrait dire qu'au « flux » initial de « signifiants », en effet linéaire, s'adjoint une relecture *a posteriori*, une seconde ligne signifiante qui en arrête le sens mais qui se révèle ainsi susceptible d'apporter, plus qu'une harmonique, un nouveau sens.¹⁴⁹ Tout cela indique bien, plus simplement, l'absolue nécessité d'intégrer l'idée de *signifiante*, d'une dialectique entre le mot, avec son histoire, ses significations sédimentées, et le discours, comme prise de position au sein de la tradition, comme pratique signifiante : entre le noyau de sens clairement visé et les significations potentiellement concernées, il y a un espace que la linguistique doit prendre en compte, que les poètes ont depuis longtemps évoqué, même s'ils l'ont souvent associé au mot, et que la linguistique structurale échoue à cerner dès lors qu'elle se coupe du discours, voire de la syntaxe, quand elle le décrit à travers des notions comme la connotation.

On perçoit donc ici à quel point Lacan, pour le meilleur et pour le pire, se trouve à la croisée des influences. Et, dans cette diversité des héritages, la linguistique n'est pas forcément la meilleure part : elle embrouille ici le schéma de la polyphonie, en lui imposant la référence à la notion de paradigme, où l'idée de sélection n'implique pas vraiment celle de signification « littéralement et dans tous les sens ». De même, on l'a vu, elle conduit à une appréhension substitutive de la métaphore, alors que l'impulsion première est de l'articuler au syntagme. Si la fidélité de Lacan est très variable à l'égard de Ferdinand de Saussure, comme on l'a souvent relevé, il faut donc souligner qu'elle l'est aussi à l'égard de Jakobson, et non seulement quant aux notions de paradigme et de syntagme, mais aussi quant à l'articulation de la métonymie et de la métaphore. L'idée d'une métaphore « à double détente », reposant sur la métonymie, apparaît bien meilleure que celle de Jakobson en effet : même si elle présente un certain nombre de défauts – et des défauts graves – parce que liée à une conception sémiotique, elle permet bien davantage de décrire les phénomènes observés, qu'ils soient artistiques ou psychopathologiques, voire rhétoriques. L'idée d'une métaphore incluant une métonymie de cause à effet, par exemple, peut faire songer à la valeur indicielle du gros plan chez Eisenstein, qui permet grâce au montage de construire une métaphore cinématographique. On perçoit bien d'ailleurs, à travers les exemples liés à l'enfance, ce que ce modèle à deux étages doit à l'expérience psychanalytique, à la théorie du jeu du *fort-da* notamment, où la bobine permet de symboliser la mère, où la « métaphore » est une conquête de l'enfant.

149 J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits II*, Seuil, Paris, 1971, p. 164-165, où Lacan mentionne autrement l'épaisseur de la signification, par l'image d'un poisson croché par le langage, et où il donne l'exemple de la métaphore « en tant que s'y constitue l'attribution première », qui permet d'affecter un nouveau sens à un mot déjà existant.

Comme le dit Christian Metz à la fin du *Signifiant imaginaire*, l'analyste « a un patient » à transformer : « l'enjeu est fort, on ne parle pas de rien ».¹⁵⁰ Voilà qui pourrait bien expliquer, en effet, les nécessaires distorsions opérées sur le modèle de Jakobson.

Comme un langage : la métaphore et le signifiant

Hélas, l'inspiration psychanalytique n'est pas la seule. La réflexion ne se fait pas toujours sur des « pierres vives ». L'idée d'un emboîtement de la métonymie dans la métaphore est, par exemple, introduite par cette étrange « observation », dont les partisans de la rhétorique générale auraient pu faire des gorges chaudes : « Quand on lit les rhétoriciens, on s'aperçoit que jamais ils n'arrivent à une définition complètement satisfaisante de la métaphore, et de la métonymie. D'où résulte par exemple cette formule, que la métonymie est une métaphore pauvre. » L'idée est étrange. On aimerait en connaître l'auteur. Probablement s'agit-il d'une équivoque sur le terme grec *metaphora* : la métonymie peut en effet apparaître, comparée à la « métaphore par analogie », comme un trope du pauvre – mais ce serait alors jouer avec le mot grec, qui désignait précisément le trope en général. Et Lacan d'ajouter, ce qui achève de poser problème : « On pourrait dire que la chose est à prendre dans le sens contraire ».¹⁵¹ Et, de fait, ce passage possède une véritable ambiguïté, qui résume bien l'incertitude plus générale de l'auteur sur la question de la métaphore : il expose clairement le souhait de faire apparaître la métaphore comme une pauvre métonymie, probablement parce que, plus encore que celle-ci, elle substitue une chose à une autre, elle manquerait donc le réel par excellence – à cela, on reconnaît le Lacan néo-rhétoricien, structuraliste – mais, confronté à la question du symbolique, il est invité régulièrement à abandonner ce soupçon, à percevoir dans la métaphore le témoignage d'une capacité supérieure de l'être humain, certes ambivalente, mais digne d'être distinguée – et là, on reconnaît davantage le thérapeute, malgré l'ambiguïté qui se déplace, qui affecte aussi la notion de symbolique.

Ce balancement, on l'observe constamment. Dans l'extrait sur le « point de capiton » cité plus haut, la métaphore est à la fois ce par quoi l'enfant « élève le signe à la fonction de signifiant, et la réalité à la sophistication de la signification ».¹⁵² S'il n'y avait là qu'un rappel sur la difficulté à atteindre le réel, sur la capacité de la métaphore à guider mais aussi à aveugler, ce ne serait pas gênant. Mais de telles phrases témoignent d'un refus fréquent, chez Lacan, de *situer* le langage, d'articuler de façon précise et nuancée la métaphore à l'inconscient et au « système préconscient-conscient ». Aussi la métaphore, outil reconnu d'une conquête, moyen avéré d'autonomie, retombe-t-elle aussitôt dans la menace de l'aliénation, sans qu'apparaisse clairement le chemin d'une émancipation, celle-ci se donnant volontiers pour une illusion. Ce trait-là nous parle évidemment de Lacan, de ce « complexe » touché du doigt par Roustang dans son dernier chapitre, lorsque la psychanalyse est comparée à un « délire scientifique » et que l'analyste se reconnaît « un essai de rigueur » comparable à celui du psychotique.¹⁵³ Mais il nous parle aussi d'un travers plus large, collectif, qui s'incarne avec suffisamment de netteté dans le structuralisme. Comment penser une émancipation du système quand la théorie a exclu la diachronie ou, plus exactement, quand elle s'est bâtie sur des concepts qui font système avec cette exclusion, qui n'aident pas à repérer les

150 Ch. Metz, *op. cit.*, p. 370.

151 J. Lacan, *Le Séminaire*, III, p. 259.

152 J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *op. cit.*, p. 165.

153 F. Roustang, *Lacan, de l'équivoque à l'impasse*, *op. cit.*, p. 105-108 notamment.

événements de sens, qui les écrasent sous des constantes ? C'est ainsi, par exemple, que Lévi-Strauss peut nommer « contradiction », dans *La Pensée sauvage*, ce qui apparaît comme un paradoxe : alors que, dans « le système mythique », un certain nombre d'éléments « masculins » sont valorisés, l'homme entrant en correspondance avec l'initié, le sacré, ce qui fertilise, ce qui purifie, il s'étonne de les voir en même temps « posés comme homologues à la saison des pluies qui est celle de la famine, de l'isolement, et du danger ». Autrement dit, au moment même où l'anthropologue est invité à sortir de sa « loi d'équivalence entre des contrastes significatifs », où il décèle une complexité irréductible au code, relevant d'un réseau de discours, il s'y accroche en proposant l'idée d'un double système : « le primat de l'infrastructure », ici naturelle (« la géographie, le climat »), briserait le système « idéologique », où prévaut « le rapport inverse » entre les hommes et les femmes, mais serait régulé et « masqué » par les autres dichotomies.¹⁵⁴ Il en va de même chez Lacan, du moins dans ses grandes lignes : confronté à une « contradiction », à un paradoxe, il est tenté de l'écraser sous le système, du moins quand il cède au modèle structuraliste que nous avons vu émerger à propos de la métaphore, qui l'invite à négliger la nuance, les « exceptions » – en l'occurrence la possibilité pour le discours de s'émanciper, à des degrés divers, de la logique inconsciente. Car, évidemment, il ne s'agit pas de nier l'existence d'un système dominant dans la pensée lacanienne – même si, comme j'ai cherché à le montrer jusqu'alors, Lacan résiste à ce système, ce qui donne précisément à sa prose ce caractère particulier, qui lui a conféré une aura incroyable, une apparence de nuance, de richesse inouïe, d'intégration dialectique des contradictions.

C'est à ce niveau-là que Nanine Charbonnel a raison : la ressemblance ne joue pas, en apparence, un grand rôle pour Lacan, et la substitution en joue un trop grand. Mais il faut alors aller plus loin : ce n'est pas la « contrefaçon de Ferdinand de Saussure » et la « contrebande sur la rhétorique » qui posent le plus problème chez lui. Ces contrefaçon et contrebande sont même plutôt bienvenues, et nous devons plutôt regretter qu'il ne soit pas allé plus loin dans ce sens, qu'il soit resté *malgré tout* si fidèle à Saussure et Jakobson. Non, ce qui est le plus déterminant, me semble-t-il, c'est la fameuse théorie de la prévalence du signifiant – qui, en radicalisant certains aspects de ses inspirateurs, en a justement accentué la mauvaise part. C'est elle qui rend compte le mieux, qui explique l'ensemble des distorsions, dans la théorie de la métaphore. Pour l'exposer, il n'est d'ailleurs pas besoin de faire intervenir tout de suite la théorie du signe, ni celle de la figure. On peut se contenter de l'exposé proposé par Jean Laplanche, dans son cours du 24 janvier 1978 : il s'appuie pour cela sur un développement de Freud, dans *Projet de psychologie scientifique*, consacré à l'obsession hystérique. Expliquant les pleurs de l'hystérique par la formation d'un « symbole mnésique », l'analyste viennois établit un rapprochement avec la symbolisation « normale » : dans les deux cas, un déplacement s'opère, c'est un autre objet qui se met à porter les affects liés à une circonstance, à une personne, à une patrie, etc. Comme le souligne Freud, le symbole s'est « complètement substitué à l'objet ». Voilà le cœur de la théorie de Jacques Lacan. Seulement, comme Laplanche le souligne après Freud, cette substitution n'est complète que dans les cas pathologiques, celui de l'hystérie en l'occurrence : le soldat qui « se sacrifie pour un morceau d'étoffe multicolore » et le chevalier « pour le gant de sa Dame » ont *pleinement conscience* de la « substitution », à tel point que j'ajouterais que cette dernière notion n'est plus nécessaire – *ils font le lien* entre le symbole et ce qui est symbolisé. Jean Laplanche ajoute : « le symptôme, le gant, ne fait pas écran ».¹⁵⁵ Comme à son

154 Cl. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, op. cit., chap. III, p. 123-125.

155 J. Laplanche, *Problématiques IV*, PUF, Quadrige, Paris, 1998, p. 108-109.

habitude, lorsqu'il utilise une comparaison, Freud prend donc soin de distinguer avec une égale netteté les points de convergence et de divergence : il souligne à la fois la proximité entre l'état pathologique et l'état « normal » et la différence qui subsiste entre eux. C'est ici que Lacan intervient, qu'il s'autorise quelques libertés : puisque rien n'est extérieur à la juridiction de l'inconscient, ne peut-on affirmer que le symbole, ou le « signifiant », pour parler comme lui, impose toujours sa loi à la conscience ? L'idée n'est évidemment pas illégitime : Freud a suffisamment montré qu'il n'existait pas de frontière stable entre le « normal » et le « pathologique », que nous étions constamment soumis à l'action de l'inconscient. Seulement, Lacan s'abstient de considérer à *quel degré* nous le sommes et c'est là, par moments, que la généralisation du propos freudien devient intenable, que l'homme n'est plus considéré comme le maître de son destin, comme pouvant le devenir du moins, que la conscience est réduite à une illusion.

Pour donner une idée de la puissance de trouble d'une telle extension du « symbolique », on peut mentionner cette réflexion, dans la fameuse intervention de Laplanche et Leclaire, au colloque de Bonneval, en 1959, pourtant remarquable : « À vrai dire, la question ne nous semble pas résolue facilement de savoir s'il existe des métaphores purement conscientes ». Comment une telle question a-t-elle seulement été possible, de la part d'analystes dont l'activité consiste précisément *dans l'extrême limite de leurs moyens* à rendre conscient ce qui ne l'est pas ? Mieux que quiconque, ils savent que la pleine conscience de soi, de ses facultés, est un pari, un défi, une tâche infinie. Comment refuser à la métaphore ce qu'on accepte d'un patient ? N'est-ce pas que, pour eux, la métaphore est un être à part ? Là où ils ont accepté la possibilité d'une émancipation pour l'homme, là où ils sont obligés de le faire, par leur travail, ils ne reconnaissent pas la même possibilité à une figure de rhétorique, à un outil de la langue parce que, précisément, à cause de tout le corpus structuraliste, ils ont placé celle-ci trop loin dans l'inconscient.

On sait en effet que, pour Lacan, depuis le discours de Rome de 1953, « l'inconscient est structuré comme un langage » et que c'est essentiellement à la métaphore et à la métonymie qu'il revient, en psychanalyse, à partir de 1956, de l'attester, en vertu d'une association entre ces figures de rhétorique et le langage qui, pourtant, va d'autant moins de soi qu'elles sont rapprochées par ailleurs de la condensation et du déplacement, à savoir des deux principaux mécanismes du « processus primaire ». C'est évidemment Jakobson qui fournit la clef, grâce à son étude des aphasies, qui semble corroborer la présence des deux tropes à un niveau inférieur à la conscience vigile. Jacques Lacan, en reprenant l'idée, en l'appuyant lui aussi sur la description des aphasies, la conforte à son tour de son autorité propre. Et il ne s'arrête pas là : il importe les notions de métaphore et de métonymie au moment même où il étudie les psychoses.

Ce geste-là me paraît significatif. Il témoigne une nouvelle fois de l'ambivalence de Lacan à l'égard de la figure qui nous intéresse. Un peu comme dans « Deux aspects du langage... », où Jakobson proposait l'idéal d'un équilibre entre les deux pôles mais suggérait en même temps l'existence d'une pathologie propre à la métaphore, on ne sait au juste les rapports de la métaphore à la maladie mentale chez Lacan. Si ce dernier commence par relever, en mai 1956, l'absence de la moindre métaphore chez le président Schreber, c'est-à-dire cette incapacité du patient à mettre à distance ses représentations, la façon dont il revient à cette articulation entre la métaphore, telle qu'il l'a définie, et la psychose est confuse : il se contente de noter que « le phénomène délirant dénude [...] à tous les niveaux la fonction signifiante comme telle » et il relève des « équivalences » dans le discours du malade, marquées par une certaine absurdité et une forte « assonance », une *recherche* « de l'ordre du signifiant, c'est-à-dire de la coordination phonématique ». Il indique d'ailleurs un

symbole : « les oiseaux du ciel », sans cervelle, qui correspondraient selon Freud à des jeunes filles. On le sent fortement séduit par l'idée que les états pathologiques sont marqués par l'absence de coordination et, partant, que la métaphore serait impossible pour le psychotique à cause de « cette sous-structure cachée qu'est la métonymie ». Autrement dit, l'idée apparaît, discrètement, que la métaphore pourrait être une sorte de retour – mais « cultivé », « poétique » ou autre – à la folie dont la métonymie aurait extrait le patient.¹⁵⁶ C'est probablement ainsi que l'on pourrait expliquer l'ambivalence persistante de la métaphore chez Lacan, alors même qu'elle est censée témoigner du triomphe du symbolique. Bien sûr, nous sommes là dans le « sous-texte », dans ce qui est suggéré. La thèse explicite est plus prudente, le symbole englobe les deux figures : la psychose est un envahissement du sujet par « le signifiant », un affranchissement du « signifié », où le symbole incompris prend toute la place.

Mais les exemples choisis par Lacan sont éloquentes. Ils illustrent à merveille une certaine proximité, certes paradoxale, et inavouée comme telle, entre la métaphore et la psychose. Dans les deux textes fondateurs consacrés à la figure, il adopte d'ailleurs les mêmes : il s'agit d'abord du vers de Hugo, tiré de *La Légende des siècles*, puis de la phrase sur l'amour semblable à « un caillou riant dans le soleil », qui n'est rapportée à personne, et enfin de deux répliques de la pièce de Jean Tardieu, *Un mot pour un autre*, dont le titre lui fournit un début de définition pour la métaphore. La dette à l'égard du surréalisme et plus largement de « la poésie moderne » est reconnue clairement dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient... » mais, comme dans le cours de 1956, elle s'accompagne d'une volonté de démarcation, pour pouvoir mieux en généraliser la leçon. « Allons jusqu'à la limite de la métaphore poétique », propose-t-il dans son séminaire après l'exemple de Hugo, « que vous n'hésitez pas, vous, à qualifier de surréaliste, encore qu'on n'ait pas attendu les surréalistes pour faire des métaphores. Vous ne pouvez pas dire si c'est sensé ou insensé. Je ne dirai pas que c'est la meilleure façon d'exprimer les choses, mais, en tous les cas, ça porte. » Et de proposer l'exemple de l'amour-caillou qu'on attribue parfois à Aragon ou à Éluard mais qui pourrait bien être de son fait. Incontestablement surréaliste dans l'esprit, il présente même un de ces jeux de mots où Riffaterre voit l'un des traits de « l'écriture automatique », en l'occurrence sur « riant » que l'on peut comprendre comme une correction de « brillant ». Lacan se plaît alors à identifier métaphore et non-sens : « C'est incontestablement une métaphore. » Mais, s'il est « probable » qu'elle a un sens, « quant à lui en trouver un... » De même, pour introduire l'exemple de « Booz endormi », il déclare : « Ce qui est au principe de la métaphore n'est pas la signification ». On ne peut donc pas être plus clair : le fondement de la métaphore n'est pas une intention de signification. Si, avec la métaphore, comme le fait remarquer Lacan en 1957, il y a « sens dans le non-sens », comme dans certains mots d'esprit, c'est en quelque sorte parce qu'il y a métonymie dans la métaphore, parce qu'il y a une « chaîne signifiante », comme c'est formulé clairement dans ce cours de 1956. L'exemple de Tardieu achève d'illustrer ce qu'il veut montrer : n'importe quel mot, ou presque, peut être doté d'un sens, pourvu qu'il soit soutenu, comme la métaphore, « par un articulation positionnelle », par une phrase qui lui en confère un.¹⁵⁷

On le voit : les exemples de Lacan sont un peu trop favorables, il le sent lui-même, pour être parfaitement innocents. Aussi cherche-t-il à atténuer leur dimension surréaliste, « stupéfiante », à brouiller les cartes : il déclare tantôt qu'il va « à la limite de la métaphore poétique » ou, en 1957, qu'il parle de « la métaphore moderne » mais « on n'[a] pas attendu les surréalistes pour faire des

156 J. Lacan, *Le Séminaire*, III, p. 261-262.

157 J. Lacan, *Le Séminaire*, III, *op. cit.*, p. 257-258.

métaphores », ajoute-t-il aussitôt. Il prétend donc prouver quelque chose d'un peu général sur la métaphore à travers ces exemples, esquivant la question de savoir s'il s'agit de verres simplement grossissants ou un peu déformants : « L'important n'est pas que la similarité soit soutenue par le signifié – nous faisons tout le temps cette erreur –, c'est que le transfert du signifié n'est possible qu'en raison de la structure même du langage. [...] Le transfert du signifié, tellement essentiel à la vie humaine, n'est possible qu'en raison de la structure du signifiant », c'est-à-dire ici de la chaîne des mots. C'est ainsi qu'il conclut sur « la mythologie significative » : « il y a verbalisme là où on fait l'erreur d'accorder trop de poids au signifié ». Lacan se retrouve ainsi à défendre une position très proche de celle de Breton, dans le *Manifeste* de 1924 : s'il ne fait pas l'éloge du monologue à deux, il invite à se débarrasser de « la peur du langage », qui susciterait un effroi à cause du sens ; « c'est en poussant plus loin dans le sens de l'indépendance du signifiant et du signifié » que tout s'arrange, on retombe toujours sur une certaine « construction logique », comme dans les mathématiques qui, d'ailleurs, « utilisent un langage de pur signifiant, un métalangage par excellence »... Sans parler de la dernière association, le besoin de généraliser indûment se lit parfaitement dans cette deuxième partie du cours du 9 mai 1956 : sous couvert qu'une partie du sens est créé par la métaphore, qu'il ne préexiste pas, ou que certains discours procèdent par corrections successives, Lacan laisse entendre que la signification des termes mis en relation dans une métaphore ou une phrase est accessoire – suivant en cela la pente du structuralisme. C'est ainsi, en forçant le cours « normal » du langage dans un sens « surréaliste », que les « métaphores » des aphasiques, voire les « équivalences » du président Schreber, peuvent prendre place à côté des métaphores littéraires, celles-ci étant seulement un peu mieux soutenues par la syntaxe que chez les aphasiques ou par la « sous-structure » de la métonymie que chez Schreber. Par un tour de passe-passe, la figure d'analogie apparaît « dans son principe » comme un pur produit du « signifiant », confortant au passage l'idée d'une opposition entre fonction référentielle et fonction poétique, puisque la poésie peut utiliser « un mot pour un autre », *riant* à la place de *brillant* par exemple ou, chez Tardieu, *galets* à la place de *jours*. Il convient donc d'y insister, le système de Lacan repose sur un renversement de perspective d'une ampleur inédite, du moins dans un discours à prétention scientifique : l'exception devient ici la règle. Dans un cas, le « caillou riant dans le soleil » n'est compris qu'en y projetant une interprétation, comme le reconnaît Lacan lui-même. Dans un autre, le mot « galets » est complètement déconnecté de son sens habituel, celui-ci n'a plus *aucune importance*, sinon pour provoquer un effet comique. Voilà qui achève donc de vider la métaphore de tout contenu, comme « l'échec » du premier exemple y invitait, celui de « Booz endormi », où Lacan était bien obligé de reconnaître non seulement que le vers délivre une certaine signification mais aussi que, s'il n'y a pas beaucoup de sens « au principe de [cette] métaphore », c'est probablement parce qu'il y a là une métonymie audacieuse – ce qui lui fournit, au passage, l'idée d'une autre généralisation, discutable mais intéressante. Avec de tels exemples, surtout si l'on en reste à celui du caillou ou de Tardieu, une signification peut émerger, grâce à la syntaxe, en effet, mais la métaphore ne produit jamais beaucoup de sens partageable, « objectif » : si l'on s'en tient à ces deux exemples du XX^e siècle, la métaphore n'apporte pas grand chose ou dépend intégralement du commentaire qu'il est possible de porter dessus.

Hors du surréalisme, le propos lacanien n'est pas totalement dénué de sens, pourtant. Si nous prenons le problème par l'autre bout, non plus du côté de la métaphore littéraire mais comme processus psychique, du côté de l'inconscient, nous devons reconnaître un certain « primat du signifiant » là aussi, et peut-être même là surtout. Comme Jean Laplanche l'indique, « du côté de ce

qu'on peut nommer, en première approximation, le “signifiant” dans l'inconscient, nous avons souligné qu'il comporte des différences essentielles avec le signifiant d'une langue [...] en ce qu'il paraît exclu de définir un rapport fixe avec le “signifié”, quelle que soit la façon dont on conçoit cette fixité » : c'est précisément cette différence radicale avec Ferdinand de Saussure qui donne, d'une certaine façon, raison à Lacan. Si « l'inconscient n'est pas bruisant de paroles ou de phrases, au sens du langage verbal », on y trouve quand même des « morceaux de langage, qui peuvent se trouver dans un complexe inconscient ». ¹⁵⁸ Traités « comme des “choses”, sans respect pour la structure langagière », ils peuvent dominer le sujet, dicter une partie de son comportement. Un exemple proposé par Laplanche et Leclaire, dans l'analyse du fameux rêve à la licorne, nous intéresse d'autant plus que sa polysémie est clairement métaphorique : il s'agit de l'expression « j'ai soif » et particulièrement du mot « soif » où les auteurs voient l'illustration du refoulement originaire. « C'est à partir du signifiant soif que se développe le complexe libidinal “soif de Lili” » écrivent-ils par exemple, après avoir distingué le « besoin de boire » du « désir de boire » : « avoir soif n'était plus simplement béer en criant, c'était dès lors être reconnu comme subissant une pulsion définie par le mot soif », le mot ayant été non seulement prononcé pour définir l'enfant de trois ans (« Philippe a toujours soif »), mais aussi assumé par la fameuse Lili, à travers l'ambiguïté de l'expression « Philippe, j'ai soif », pour exprimer quelque chose qui renvoyait en même temps à la femme et à ce rapport de séduction entrepris par l'enfant cet été-là. ¹⁵⁹ Le mot, doté parfois d'une évidente potentialité métaphorique, peut donc jouer un rôle déterminant, non seulement dans le rêve mais aussi dans la vie du patient obsessionnel. De même, à un niveau plus superficiel, les lapsus ou certaines formes d'écriture automatique nous montrent bien que le langage est capable d'opérer des bifurcations, à la faveur d'une homophonie, d'une synonymie ou d'une paronymie, qui s'imposent au sujet et enrayent la bonne marche de la communication : sous le prétexte d'un « signifiant phonique » semblable ou approchant, un affect refoulé déjoue la censure. Nous retrouvons bien l'idée de Lacan : un mot est remplacé par un autre, sans égard pour le sens initialement visé. Nous pourrions même aller plus loin, nous éloigner encore davantage du fonctionnement du rêve ou de la névrose en évoquant les métaphores « dominantes » : que dénoncent Turbayne et Derrida, si ce n'est cette façon d'insister qu'ont certaines métaphores, cette façon d'échapper à leur auteur pour imposer leur logique à son détriment ? Seulement, dans les trois cas, l'homologie est un peu superficielle : dans la pathologie, le mot qui prévaut est refoulé mais il impose sa logique à un large éventail de manifestations, sinon à toutes, alors que, dans le cas du lapsus, il brise la censure, il s'exprime mais n'impose sa logique que ponctuellement. Dans le troisième cas, en revanche, celui de la métaphore philosophique qui s'impose à notre insu, parce qu'usée, entrée dans la coutume, le comparant apparaît continuellement dans le discours sans être vraiment délibéré, ce qui ne l'empêche pas de jouer un rôle organisateur de premier plan. Voilà qui jette déjà un soupçon sur le propos de Lacan, précisément parce que la censure, l'inconscient, le préconscient et le conscient n'y jouent pas le même rôle. On aperçoit par ailleurs ce que sa terminologie possède de trop vague : la notion de « signifiant » ne renvoie pas toujours à la même chose, sans compter que le « signifié » évacué par la « métaphore » ne se trouve pas toujours à la même place, selon les cas de figure.

Il nous faut, à ce sujet, consentir un détour par la fameuse formule tirée de Saussure, ce « S » du signifiant placé sur le « s » du signifié, séparé de lui par une barre, employée pour décrire « la topique de l'inconscient » – formule qui nous permettra de présenter « l'algorithme » plus complexe

158 J. Laplanche, *Problématiques IV*, op. cit., p. 119-121.

159 J. Laplanche et S. Leclaire, « L'inconscient, une étude psychanalytique », *ibid.*, p. 281-284, 312, 316.

de la métaphore. Notons déjà qu'avec sa formule, qui renvoie précisément au schéma proposé par Ferdinand de Saussure dans son *Cours*, celui des deux « masses amorphes » des pensées et des sons, Lacan cherche à « renverser » le maître genevois comme Marx l'a fait avec Hegel : il suffit de l'écouter décrire ces « deux sinuosités des Eaux supérieures et inférieures dans les miniatures de la Genèse », ce « double flux où le repère semble mince des fines raies de pluie qu'y dessinent les pointillés verticaux censés y limiter des segments de correspondance », pour comprendre qu'il souhaite renverser le schéma Terre / Ciel, achever la mue matérialiste de Ferdinand de Saussure dont il a perçu l'ambiguïté. Le signifié n'est plus en haut, le sens ne « tombe » plus du ciel, il provient des entrailles de la terre, voire de la machine évoquée deux pages plus haut, qui n'est pas celle des cybernéticiens mais celle d'un train qu'il veut faire sortir de ses « rails » genevois, « l'S du signifiant » montant le « marchepied » du wagon, parcourant « couloir » et cabine, avant d'aller « porter ses coudes aux canalisations par où, comme l'air chaud et l'air froid, l'indignation et le mépris viennent à souffler en deçà. »¹⁶⁰ Beaucoup de choses sont dites là, outre la violence de la hiérarchie symbolique : la signification est conditionnée, comme l'air du train, et il s'agirait de s'émanciper des signifiés qui souffleraient à leur guise le chaud et le froid – signifiés qui se réduisent ici à des affects, entrant en correspondance avec « la Dissension » évoquée plus haut, « la guerre idéologique » qui couve entre « Hommes et Dames », et dont le « signifié » ultime, suggéré par le dessin des portes de toilettes publiques mais voilé à la conscience, semble bien la sexualité. Là encore, dans ces différents modèles, le contenu des termes n'est pas toujours le même mais, ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il y a une « base matérielle » à rechercher, qui détermine notre discours, nos existences. En effet, quand Lacan déclare grivoisement que « le signifiant entre en fait dans le signifié », il exprime l'idée que les mots agissent sur la réalité, l'informent, puisque la division en « hommes » et « dames » finit par modeler les rapports entre les sexes, organiser une ségrégation voire une « guerre des sexes ». Mais il s'agit aussi de contester que les noms inscrits sur la « plaque émaillée » des WC puissent constituer le bon « signifiant », et on voit mal alors en quoi la métonymie « Hommes » et « Dames » remplaçant « toilettes pour hommes » et « toilettes pour dames » peut illustrer cette « entrée » du signifiant dans le signifié, ce « franchissement de la barre » évoqué plus loin, constitutif de « l'émergence de la signification ». Quelle est la « place » du signifiant WC « dans la réalité », sinon d'être omis ou, pour mieux exprimer l'idée de Lacan, devenu « signifié » ? Peu après, cependant, tout change encore : le signifiant n'est plus un mot *figuré* par un autre, remplacé comme WC par un autre signifiant, puisque nous pouvons lire : « le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens », comme cela se voit « au niveau de la phrase quand elle s'interrompt avant le terme significatif : Jamais je ne..., Toujours est-il..., Peut-être encore... Elle n'en fait pas moins sens ».¹⁶¹ Autrement dit, la distinction entre signifiant et signifié ne renvoie jamais exactement à la même chose : il s'agit tantôt du couple formé par les mots et les choses, tantôt du mot figurant et du mot figuré, ou encore de la « chaîne signifiante » visée en 1956, c'est-à-dire de la phrase, qu'elle soit complète ou simplement amorcée, et du sens, qu'il soit visé délibérément ou qu'il échappe au locuteur, comme dans le dernier exemple... Et encore la liste n'est-elle pas exhaustive puisque le signifiant, à d'autres moments, se réduit à la matière sonore du mot et s'oppose, comme chez Saussure, à son concept. On notera enfin que cette *base matérielle*, le signifiant, se trouve étrangement « en haut », dans le modèle de Lacan. Est-ce pour stupéfier une nouvelle fois le lecteur ou simplement indiquer qu'il domine ? Quoi qu'il en soit, si « la barre » du

160 J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient... », art. cit., p. 260, 258.

161 *Ibid.*, p. 256-257, 259.

signe saussurien « en sépare les deux étapes », c'est l'étage supérieur du S majuscule qui a été construit le premier, selon le psychanalyste : « ce support matériel », « le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment de son développement mental. » La logique profonde du discours lacanien, malgré ce « renversement dans le renversement » qui vise à rappeler le caractère *premier* du signifiant, probablement comme dans l'écriture, où l'on commence par le haut de la page, est donc bien celle d'une *infrastructure* signifiante : la signification est dominée, quasi aliénée, seul le « signifiant » est susceptible de passer « à l'étage du signifié ». ¹⁶²

Dans tout cela, la confusion la plus grande prévaut. Si « la notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant s'impose », c'est donc au prix d'une acception très floue du signifiant et du signifié. Comment conserver la même formule, dire que le « signifiant » prévaut, par exemple, quand ce sont deux « signifiants » qui sont mis en relation, comme c'est le cas pour la métaphore et la métonymie ? Certes, le modèle est parfois complexifié, comme dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient... » ou dans l'article sur la psychose, où le signe « saussurien » est intégré dans des fonctions, des équations. ¹⁶³ Mais, en dernière analyse, c'est avec le couple de notions « signifiant » et « signifié » que Lacan continue de penser les deux figures de rhétorique, aussi bien dans la littérature que dans le processus primaire, même si le signifié n'est plus séparé verticalement du signifiant mais horizontalement dans « L'instance de la lettre... » et si, dans l'article sur la psychose, le signe « saussurien » est présenté comme une opération de division, redoublée par un autre « signe », un autre rapport, avec lequel s'instaure un lien apparent de multiplication. Laplanche et Leclaire ont souligné, dès 1959, à quel point ce modèle du signifiant sur le signifié correspond à une fiction, à un langage tout sauf « naturel », qui « ressemble par plus d'un aspect au langage schizophrénique », proposant même une analogie avec « l'expérience vertigineuse du dictionnaire » où « à aucun moment on [ne peut] accrocher le moindre "signifié" », la moindre référence au monde, chaque définition renvoyant à une autre, l'expérience finissant « par se boucler sur la tautologie ». Ils signalent également la difficulté à cerner ce qu'est « le signifié s » et, plus encore, ce que désigne la barre qui le sépare du signifiant. ¹⁶⁴ La même difficulté existe pourtant, on l'a vu, pour le « signifiant S » : tout est lié. Si le problème de « la barre » ne se pose pas de la même façon tout le temps, s'il y a parfois « franchissement » de la barre, parfois « résistance » de celle-ci par exemple, c'est dans une très large mesure que le couple de notions visées par le « signifiant » et le « signifié » n'est plus le même. Le problème ne se pose déjà plus de la même façon selon que la barre sépare les deux « faces » d'un mot ou d'une phrase, le phénomène de la signification étant forcément plus abstrait si celle-ci est découpée au niveau du mot. Mais, si la barre se met également à distinguer ce qui sépare le comparé du comparant, comme c'est le cas pour la métaphore, ou le symbolisé et le symbolisant, comme c'est le cas dans l'analyse des symptômes, des psychopathologies, le problème devient insoluble précisément parce qu'elle renvoie à des rapports qui n'ont rien de commun.

Pour ce qui nous concerne, les enjeux de la métaphore sont évidemment différents de ceux du signe, du symbole ou du symptôme. Sans même parler de la double série de signes qui organisent la

162 *Ibid.*, p. 251-253, 262.

163 Le second texte, intitulé « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », est publié dans *Écrits II, op. cit.*. Il s'agit d'un résumé des deux premiers trimestres du séminaire de 1955-56. Hélas, la « *formule de la métaphore*, ou de la *substitution signifiante* » qui se trouve aux pages 72-73 n'apparaît pas dans la publication du séminaire sur la psychose, où elle n'était probablement pas appliquée à la seule « métaphore du Nom-du-Père », comme c'est le cas ici.

164 J. Laplanche et S. Leclaire, « L'inconscient, une étude psychanalytique », art. cit., p. 297-292.

signification de la métaphore, le fait d'employer le signe saussurien qui ne distingue pas le signifié du référent est davantage justifié pour analyser le fonctionnement de l'inconscient que celui d'un phénomène de parole conscient : dans le rêve ou la névrose obsessionnelle, par exemple, un lien est créé entre un conflit originel et une représentation qui n'a pas grand chose à voir. Ce faisant, parce qu'il y a déplacement de l'affect et qu'en même temps la symbolisation « fonctionne », on peut dire à la fois qu'il y a un glissement du « signifié » sous le « signifiant » et qu'un lien de « signification » est créé néanmoins. Mais le processus est en quelque sorte « automatique » dans l'inconscient, il fonctionne « à l'aveugle » : il n'y a là rien de délibéré, pas d'intention de signification au sens réfléchi que nous connaissons. C'est pourquoi le déplacement « purement inconscient » ne retient pas « les traces des étapes antérieures », comme le souligne Laplanche.¹⁶⁵ Nous retrouvons ici la différence entre la symbolisation de l'hystérique et celle de l'amoureux courtois qui fétichise peut-être le gant de sa Dame mais conserve le souvenir de celle-ci. Voilà pourquoi le modèle « saussurien » convient déjà mieux pour l'inconscient : c'est en quelque sorte une convention sans auteur, dénuée de toute intention, qui ne peut être enrichie par la moindre dialectique – et encore moins remotivée par l'appel à une référence extérieure. Pour l'inconscient, une chose vaut pour une autre, de la manière la plus étroite possible, sans la moindre conscience d'un possible jeu symbolique. Or, pour la métaphore, c'est tout le contraire : seul l'appel à une double référence, à des expériences ressaisies par la conscience, permet de dialectiser les différents termes rapprochés et ainsi de réorganiser les « signifiés ».

Il en va de même pour les métaphores qui se trouveraient dans l'inconscient. Prenons l'exemple du « j'ai soif » que Laplanche et Leclaire ont décelé dans le rêve à la licorne et, plus largement, perçu comme fondateur d'un complexe inconscient : une telle polysémie du mot soif, métaphorique, est clairement suggérée par les auteurs. Nous pouvons même penser que c'est elle qui est à l'origine de la fixation : à l'occasion d'une soif précise (sur une plage où il devait faire chaud), elle amalgame aisément, outre la « personnalité » de Philippe identifiée par Lili, une des causes possibles de celle-ci (le fait qu'on donnait volontiers le sein à l'enfant) et la demande d'entrer dans un jeu de séduction, formulée par l'enfant à travers « j'ai soif » et acceptée par la femme, qui formule cette acceptation en lui retournant la phrase sous une forme pouvant se comprendre comme « Philippe, j'ai soif » et non pas seulement comme « Philippe-j'ai-soif ». Or, Laplanche et Leclaire identifient précisément ce « J'ai soif » comme « représentant-représentatif » de la pulsion.¹⁶⁶ Nous aurions donc ici une métaphore présente dans l'inconscient et puissamment déterminante, à l'origine de différents comportements, d'un complexe. Seulement, à la façon du symbole pour l'hystérique, cette figure est non seulement ignorée comme telle mais aussi découplée de son sens. Elle est même productrice de symptômes *précisément* parce qu'elle se fonde sur un « malentendu », parce qu'elle est séparée de sa signification, pour le patient du moins : l'épisode de séduction autour de la soif, ou un autre qui lui serait encore antérieur, constitue aux yeux de l'analyste la clef ignorée dont la signification s'est perdue ou, plutôt, dont le sens n'a jamais existé pour le patient. C'est l'exact équivalent de la scène la plus ancienne relevée par Laplanche dans le « cas Emma » : « quelque chose *est signifié* à l'enfant, “signifié au sujet”, mais reste en lui comme une séquence parfaitement incomprise. Il y a bien “un” signifié sexuel en perspective mais ce qui reste ce n'est qu'une chose ou une séquence de choses, de représentations-choses. » Le modèle du « signifiant » lacanien est donc doublement inopérant, ou préjudiciable par son approximation : d'abord parce que, pour le « j'ai soif » comme

165 J. Laplanche, *Problématiques IV*, op. cit., p. 112.

166 J. Laplanche et S. Leclaire, « L'inconscient, une étude psychanalytique », *ibid.*, p. 289-290.

pour les *imago* dont parlent Laplanche et Leclaire, ces mots « *restent images* », « on ne retrouve pas de distinction entre un signifiant et un signifié ; l'image signifiante ne renvoie à rien d'autre qu'elle-même, en fait de signifié », « elle est fermée – aussi bien qu'ouverte – à tous les sens » ; ensuite parce qu'il y a tout de même un « sens », mais qui n'a rien de mobile, qui ne « glisse » pas, parce que « le signifiant, pour garder pour l'instant ce mot, reste adhérent à la chose – voire au morceau de chose – puisque c'est bel et bien la représentation-chose, la *Sachvorstellung* qui domine ». ¹⁶⁷

Autrement dit, la grande différence entre la métaphore et le symbole inconscient, le symptôme, c'est que la première émerge au moment où le sens devient délibéré quand l'autre disparaît dès que son sens est éclairci. Certes, dans une phase intermédiaire, une analogie peut être établie : entre le moment où le symptôme s'exprime en toute « innocence », où le symbole se donne pour complètement absurde, n'est pas perçu comme tel, et celui où le patient est libéré de son obsession, l'analyste aide en effet celui-ci à faire émerger le sens du symptôme ou du symbole, un peu comme le lecteur face à une production métaphorique. Mais l'analogie reste superficielle : en témoignent la richesse des significations, dans un cas, et l'extrême pauvreté, dans l'autre. Par exemple, pour citer Lacan, il n'y a pas de commune mesure entre tout ce qu'il trouve chez Victor Hugo et les affects qui soufflent dans les canalisations de son train. C'est que le « sens » du symptôme lui-même, de sa « figuration », se réduit presque totalement à son lien de cause à effet avec une représentation-chose inconsciente, présente et cachée à la fois, incomprise. La métaphore, elle, ne disparaît pas quand le comparé est identifié. Au contraire, c'est là que tout commence, du moins quand elle ne se limite pas à une pauvre énigme.

Néanmoins, il faut encore noter que l'affect bloqué, la représentation-chose, cesse de fonctionner comme une entité indivisible à partir du moment où l'analyse a fait porter son attention dessus. Le lien qui fut indestructible, comme entre les deux faces du signe chez Saussure, se dissout. C'est là, à ce second niveau de « signification » éventuelle (non plus au niveau du rapport entre un signe manifeste et un signe latent, mais au niveau du « signifiant » et du « signifié » latents), qu'un sens plus riche peut apparaître, qui est aussi, en quelque sorte, le « sens » du symptôme. En effet, une fois l'affect « libéré », la représentation dégagée cesse d'être une chose et, par exemple, une métaphore inconsciente peut (re)nouer des liens de « signifiant » à « signifié », le jeu de la symbolisation est à nouveau possible : en l'occurrence, pour « soif », la métaphore peut être réveillée. Voilà qui peut troubler, mais qui n'invalide rien, qui confirme au contraire ce que Freud avait déjà indiqué : s'il peut y avoir quelque chose comme du langage dans le « processus primaire » de l'inconscient, c'est soit à titre de reliquat, de vestiges de mots ou de phrases entendus précédemment, soit comme ferments d'expressivité, liaisons de deux représentations qui ne possèdent pas encore, par eux-mêmes, un sens, mais qui peuvent en acquérir un, comme dans le mot d'esprit. Or, en apparence du moins, il en va de même pour la métaphore : dans notre existence linguistique, elle peut préexister comme héritage, ou bien être élue, réfléchie, bâtie à des fins propres. D'ailleurs, dans les deux cas, pour la « métaphore » inconsciente comme pour la « métaphore linguistique », la métaphore réveillée n'est jamais tout à fait la même, c'est une réinvention ou, au mieux, une (ré)interprétation. Nous n'aurons jamais totalement accès au contexte qui a donné naissance au mot qui s'est logé dans notre inconscient, de même qu'à la métaphore léguée à travers la langue. Pour autant, cela ne doit pas nous inviter à pousser trop loin l'analogie. Certes, Laplanche et Leclaire montrent qu'on peut s'approcher de très près d'une certaine vérité du complexe et, pour la métaphore, nous pouvons souvent remonter jusqu'à une œuvre. Nous pourrions

167 J. Laplanche, *ibid.*, p. 121, 124-125, et J. Laplanche et S. Leclaire, *ibid.*, p. 308.

même, dans certains cas, discerner une certaine « richesse » du complexe libidinal, liée à une histoire, comparable à la richesse d'une métaphore, liée à son tissage dans le discours d'un auteur qui dialogue toujours avec d'autres auteurs, qui s'inscrit dans une tradition. Pourtant, si le complexe naît lui aussi d'une relation intersubjective, ce n'est pas pareil de retrouver l'auteur qui a inventé telle métaphore qui nous arrive sous une forme usée. Et, si l'analogie a ses limites, ce n'est pas seulement parce que nous rapprochons des phénomènes relativement individuels (l'inconscient d'un patient) de phénomènes plutôt sociaux (l'usage d'un mot tiré de la langue). Non, c'est plutôt parce que la nature de l'inconscient est d'empêcher à son niveau tout dialogue entre deux sujets, d'écraser toute ambiguïté concertée : le réveil d'une métaphore « originaire » est un miracle parce qu'on l'arrache, non pas seulement à l'oubli, comme pour la métaphore, mais plus précisément au refoulement, ce qui n'a pas de strict équivalent dans l'histoire collective de la langue ou dans la réception des œuvres. Il y a un abîme entre l'inattention dont une métaphore a pu faire l'objet, cette absence de conscience-là, et la censure inconsciente subie par une autre. C'est pourquoi, quand on réussit à conjurer le sort, à dénouer – partiellement au moins – le lien qu'on croyait indestructible entre la pulsion et son « représentant », nous ne trouvons pas une mais deux vérités : celle du patient (la pulsion et son histoire) et celle du mot prononcé à l'origine (la vérité de Lili, en quelque sorte), qui se rencontrent certes dans le vécu du patient, dans la relation qui s'est nouée, mais qui ne coïncident jamais complètement, qui peuvent au mieux dialoguer, et d'une façon qui ne sera jamais exactement celle d'un auteur avec un lecteur.

Il y a donc bien ici un mécanisme qui ressemble à celui décrit par Lacan : un « signifiant » domine, coupé de son « signifié » incompris, qui impose sa loi à d'autres « signifiants » qui, au passage, se voient partiellement dépossédés de leurs signifiés propres, les deux « signifiants » se trouvant unis par ce qui n'est pas vraiment le « signifié » du premier « signifiant » inconscient mais une pulsion qui a investi d'abord cette représentation, un affect qui se déplace (et/ou se transforme, se convertit). Le lien avec la métaphore n'est pas fortuit : dans l'inconscient aussi, nous rencontrons donc un « modèle » qui permet à l'individu d'appréhender des expériences ultérieures. Mais la prégnance du modèle n'est pas la même, précisément à cause de la spécificité de l'inconscient qui empêche de dialectiser ces expériences successives. Or, pour penser ces différences entre « métaphores » inconscientes et métaphores « conscientes », les références structuralistes ne sont pas les bonnes. Malgré la volonté affichée de s'émanciper de Saussure, par exemple, Lacan reste tributaire de ce modèle linguistique : on peut noter en particulier qu'aucune place spécifique n'est réservée au référent, dont il est pourtant bel et bien question dans ses écrits. Aussi le « signifié » se charge-t-il de tout ce qui relève du référent, alors qu'il renvoie également au « concept ».

Ce faisant, la dialectique métaphorique n'est pas pleinement reconnue : même si la métaphore n'est pas une simple substitution chez Lacan, mais une « substitution signifiante », c'est-à-dire non seulement la substitution d'un signifiant à un autre mais aussi une substitution qui produit une signification, les deux pôles entre lesquels elle est prise, dans le modèle « algorithmique » du « signifiant » et du « signifié », se contentent au mieux d'échanger des signifiés et des signifiants. Dans « L'instance de la lettre », aucune place spécifique n'est laissée pour un nouveau sens : même quand il est question de faire entrer « le signifiant » dans « le signifié », le modèle « mathématique » ne fait nulle part apparaître ce nouveau sens. On pourrait dire que la formule de la métaphore reste basée sur celle de la figure morte, alors même que son commentaire évoque davantage. Analysant « l'équation » de l'article sur la psychose en particulier, Jean Laplanche conclut en 1978, après avoir essayé une nouvelle fois de l'améliorer, à ce qu'il appelle pudiquement

ses « limites ». Ayant noté au passage que le « schéma dit de la “métaphore” est, en [un] sens, improprement désigné », puisqu’il expose le plus souvent « un lien de contiguïté », il indique que, « dans la symbolisation dite normale, ou “complexe”, l’algèbre nous laisse en plan », précisément parce que ce qui est « substitué » « ne passe pas purement et simplement » dans l’inconscient, n’est pas refoulé, même s’il « subit, c’est évident, une transfiguration ». ¹⁶⁸ Les notes de Lacan sont en effet plus riches quand il évite la formalisation mathématique : « Toute création d’un nouveau sens dans la culture humaine est essentiellement métaphorique », écrit-il dans son cours du 19 juin 1957, ajoutant : « Il s’agit d’une substitution qui maintient en même temps ce à quoi elle se substitue. Dans la tension entre ce qui est aboli, supprimé, et ce qui lui est substitué, passe cette dimension nouvelle qu’introduit si visiblement l’improvisation poétique. » ¹⁶⁹

Dans « L’instance de la lettre dans l’inconscient... », où la métonymie est définie comme « maintien de la barre » et la métaphore comme « franchissement de la barre », nous retrouvons par excellence l’ambiguïté qui caractérise la métaphore chez Lacan. La métaphore ne manifeste plus une « résistance de la signification » comme c’est le cas dans la métonymie, où signifiants et signifiés apparaissent « irréductibles ». Chez elle, le « signifiant » réussit à faire céder cette résistance : la signification de l’autre signe est fécondée, il se produit « un effet de signification », une « émergence » ou un « avènement » du sens. Mais, en même temps, sous l’influence de Breton, Lacan commente ainsi « la formule de la métaphore », à savoir *Un mot pour un autre* : « si vous êtes poète, vous produirez, à vous en faire un jeu, un jet continu, un tissu éblouissant de métaphores » mais vous n’en obtiendrez qu’un « effet d’ébriété » et « la démonstration » qui s’opère dans la pièce de Tardieu « de la superfluité radicale de toute signification pour une représentation parfaitement convaincante de la comédie bourgeoise ». De même, dans le vers de Hugo, qualifié par ailleurs de « farce », « il ne jaillit aucune lumière », du moins dans un premier temps. Lacan évoque en effet, au début de ce développement, ce « grand pas » que les poètes lui auraient fait faire, concernant la théorie de la métaphore : « la poésie moderne et l’école surréaliste » ont selon lui *démontré* que « toute conjonction de deux signifiants serait équivalente pour constituer une métaphore, si la condition du plus grand disparate des images signifiées n’était exigée pour la production de l’étincelle poétique, autrement dit pour que la création métaphorique ait lieu ». La reconnaissance de dette est néanmoins très provocante : il affirme d’abord, bien loin de la double condition de Reverdy, que *n’importe quelle* conjonction peut convenir pour créer une métaphore, dans la mesure où l’on y trouve le « plus grand disparate », ce qui constitue déjà une radicalisation de la position de Breton, puisqu’il s’agissait pour celui-ci d’une condition pour une *belle* métaphore. Il présente ensuite cet emprunt comme un juste retour des choses étant donné la dette des surréalistes, via l’écriture automatique, à la psychanalyse et il concède enfin qu’il y a quelque chose d’excès dans la théorie surréaliste... mais sur un point très secondaire. Si « la doctrine en est fautive », ce n’est pas pour ce qui constitue le cœur de celle-ci mais parce qu’elle n’est pas substitutive : « l’étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c’est-à-dire de deux signifiants également actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l’un s’est substitué à l’autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne. » ¹⁷⁰ Lacan éprouve donc le besoin de se démarquer de Breton, d’indiquer une nouvelle fois une distance par rapport au

168 J. Laplanche, *Problématiques IV*, op. cit., p. 116-117.

169 J. Lacan, *Le Séminaire*, IV, op. cit., p. 378.

170 J. Lacan, « L’instance de la lettre... », art. cit., p. 274, 264-265.

surréalisme, mais pour ne retenir que le pire de la définition du *Manifeste* : cette radicalité creuse de l'écart maximum, cette évacuation de la justesse de l'association, favorisée chez Lacan par l'évacuation du référent. Et, s'il propose de corriger Breton, c'est dans ce que sa théorie possède de meilleur : il supprime ou du moins il gomme cette tension dont on a vu qu'il la reconnaissait par ailleurs. Trop inspiré par un modèle sémiologique, il tord la métaphore surréaliste pour y réintroduire une dimension paradigmatique. Le surréalisme vient donc à point nommé, même si c'est d'une façon paradoxale, pour sauver l'idée d'un « signifié » glissant sous le « signifiant », pour conforter en apparence l'opposition de Jakobson entre une métonymie « réaliste » et une métaphore « poétique ». Aussi l'éloge de la pièce de Tardieu ou du vers de Hugo ne pouvait-il être qu'ambigu, rapprochant une fois de plus la métaphore de l'écriture automatique, confortant l'image d'un jeu vain, d'une ivresse gratuite.

Il faut souligner alors que c'est précisément par l'intermédiaire de Breton et Jakobson, qui appuient tous deux leurs conceptions sur l'inconscient, que Lacan développe sa théorie de la métaphore. Reversant au « bénéfice » de l'inconscient ce que le pape du surréalisme et le professeur de linguistique avaient prêté à la poésie et au langage, il parachève ainsi la confusion et légitime une théorie de la métaphore inconsciente née ailleurs. Il est particulièrement frappant de noter que, pour appuyer la conception d'une métaphore-condensation et d'une métonymie-déplacement, donc pour étayer l'hypothèse d'une origine inconsciente des deux figures, il attribue à Freud une conception qui ne lui appartient pas le moins du monde : « dès son apparition dans Freud », prétend Lacan, le déplacement serait en effet « présenté comme le moyen de l'inconscient le plus propre à déjouer la censure. »¹⁷¹ Avec ce trait, l'opposition est facilitée avec la condensation : alors que celle-ci est présentée comme naturellement liée à la poésie, et même à la fonction poétique, le déplacement serait du côté de la fonction référentielle, de la réalité. Derrière cette distinction, on ne peut que reconnaître la division de Jakobson entre métaphore et métonymie. Il n'y a d'ailleurs plus rien, dans ce passage, qui suggère la possibilité d'une combinaison des mécanismes de déplacement et de condensation, comme Lacan le suggère ailleurs, et comme c'est le cas dans *L'Interprétation du rêve* ou *Sur le rêve*.¹⁷² Seulement, comment peut-on opposer le déplacement et la condensation quant au mécanisme de la censure ? Tous deux en sont l'expression. De plus, si l'on peut dire, d'une certaine façon, que le déplacement « déjoue » la censure en faisant paraître quelque chose du contenu latent à la conscience, en la « contournant », c'est *en y obéissant*. Il y a donc contresens ici, en voulant placer la censure davantage du côté de la condensation que du déplacement, et ce contresens apparaît volontiers d'inspiration surréaliste – une inspiration qui domine au point de prévaloir sur une compréhension psychanalytique.

Cette inspiration n'est pas limitée à deux ou trois paragraphes, en effet. Comme chez Breton, nous pouvons relever chez Lacan cette idée d'une créativité de l'inconscient : celui-ci est une puissance très ambivalente, dont on suggère qu'elle pourrait s'opposer avec bonheur à la puissance raisonnante. Cette conception très étonnante pour un analyste s'exprime discrètement, certes, mais avec insistance. Dans un passage de « L'instance de la lettre dans l'inconscient... », par exemple, l'auteur évoque une objection : « tout ce signifiant, dira-t-on, ne peut opérer qu'à être présent dans le sujet ». Il prétend alors satisfaire à l'objection « en supposant qu'il est passé à l'étage du signifié. » Mais toute la suite confirme peu ou prou l'existence d'une gêne à admettre que le sujet puisse

171 J. Lacan, *ibid.*, p. 269.

172 S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, *op. cit.*, chap. VI, C, p. 366, et D, p. 384, par exemple, ou *Sur le rêve*, *op. cit.*, chap. V, p. 88-89.

maîtriser sa parole, être le maître chez lui : « la place de ce sujet dans la recherche du vrai » semble bel et bien marginale. Si Lacan commence par reconnaître son rôle, c'est pour signaler aussitôt que, le plus important, c'est la possibilité de se servir de langue « pour signifier *tout autre chose* que ce qu'elle dit. » Et d'ajouter que cette « fonction » est « plus digne d'être soulignée dans la parole que celle de déguiser sa pensée (le plus souvent indéfinissable) du sujet ». L'auteur prononce alors un éloge de l'équivoque qui lui permet, « si [le sujet sait] la vérité », de « la faire entendre malgré toutes les censures *entre les lignes* » et ainsi de « ne pas [se] laisser enfermer dans un quelconque *communiqué* des faits ». ¹⁷³ N'y a-t-il pas ici, outre le propos, une façon typiquement surréaliste de botter en touche ? La créativité, que ce soit celle du sujet ou du langage et donc de l'inconscient, on ne sait pas bien au juste, apparaît comme plus « intéressante » que la fonction « référentielle », que la rationalité perçue comme nécessairement étroite, et notamment que l'objectif d'exprimer une pensée, qui apparaît volontiers comme un leurre puisque le langage se chargera toujours de la « déguiser ». À cause de cette ambition d'atteindre le réel qui semble donc une illusion – le sujet croyant exprimer sa pensée mais se laissant emprisonner dans un « *communiqué* des faits », dans une impossible objectivité, piéger par un sens qui lui est *signifié* – il ne reste à l'individu que l'alternative de « déguiser sa pensée » délibérément, surtout si elle est pauvre, pour faire illusion, ou de l'exprimer « *entre les lignes* », grâce aux puissances du « signifiant », s'il possède la chance de détenir, par on ne sait quel privilège vaguement occultiste, la vérité. Faut-il souligner, dans ce vague hermétisme, dans cet éloge ambigu de la parole qui libère contre la langue qui aliène, combien sont présents les traits surréalistes, même s'ils apparaissent filtrés par un vocabulaire linguistique ? La seule chose vraiment curieuse, de ce point de vue, c'est le nom de cette « fonction proprement signifiante », *révélé* par Lacan : il s'agit de la métonymie, cette « sous-structure » à laquelle la métaphore semble s'opposer par moments, comme ici – contre tout le propos de Breton. Et pour cause : la métonymie reconnue comme le moyen pour « déjouer la censure », Breton est « corrigé » par Jakobson, il est amené à cohabiter tant bien que mal avec lui.

Lacan ne se résout pas, en effet, à partager la « foi » de Breton, que ce soit dans la métaphore ou l'inconscient, dans l'automatique ou l'analogie. On pourrait dire qu'à l'optimisme désespéré de Breton il substitue une sorte de pessimisme intenable, de doute radical sur l'émancipation humaine. Mais il n'en conserve pas moins, à de nombreux moments, toute l'ambiguïté de son inspirateur. Quand il s'excuse de « paraître épeler [lui]-même le texte de Freud », il le présente par exemple en supprimant toute son ambivalence soigneusement contrôlée : il fait ainsi l'éloge des « procédés subtils que le rêve » emploie pour figurer les « articulations logiques », selon lui comparables et même supérieurs à ceux qu'on peut employer dans un jeu de mime pleinement conscient, et il présente « le reste de l'élaboration [...] secondaire » comme merveilleusement illustré par « des plaques de badigeon » qui, « de ci de là reportées au pochoir, tendraient à faire rentrer dans l'apparence d'un tableau à sujets les clichés plutôt rébarbatifs en eux-mêmes du rébus ou des hiéroglyphes ». ¹⁷⁴ C'est là une présentation très tendancieuse de la position de Freud même si celui-ci, pour des raisons compréhensibles et néanmoins équilibrées, a pu être amené à présenter l'inconscient sous une forme « romantique », celle d'une œuvre dénaturée, d'un texte mal traduit. Il aurait évidemment fallu nuancer cette description, surtout dans le contexte qui est celui de Lacan où la théorie freudienne est appliquée à la littérature et devient l'occasion d'une réflexion plus générale sur l'inconscient dans ses rapport à la rationalité. Il aurait notamment fallu souligner l'existence d'un

173 J. Lacan, « L'instance de la lettre... », art. cit., p. 262.

174 *Ibid.*, p. 270-271.

travail créateur du préconscient : il suffit de se reporter pour cela, comme le fait à d'autres moments Lacan, à la réflexion de Freud sur les mots d'esprit. Dès leur intervention de 1959, Laplanche et Leclaire indiquent d'ailleurs clairement que c'est à ce niveau-là qu'on peut trouver un authentique langage dans l'inconscient – et, pour ce qui nous concerne, des figures de rhétorique.¹⁷⁵ Au lieu de cela, Lacan présente l'action du préconscient comme la retouche sans génie d'un ouvrage mystérieux, entravant de façon honteuse, par des considérations d'ordre esthétique ou moral, la fameuse dictée de l'inconscient.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de la célèbre affirmation selon laquelle l'inconscient est « structuré comme un langage ». Dans le fameux discours de Rome où elle fut prononcée, en 1953, Lacan y présente en effet un éloge du *Mot d'esprit* qui trouve déjà des accents surréalistes. Faute de distinguer l'action respective de l'inconscient et du préconscient, c'est à « l'inconscient » tout entier, dans toute son ambiguïté, qu'une « activité créatrice » est reconnue, sans préciser la part respective des processus primaires et secondaires dans les « confins de sa finesse », comme si l'ambiguïté des jeux de langage, qui doit beaucoup aux premiers en effet, leur devait, sinon tout, du moins l'essentiel de leur « esprit ».¹⁷⁶ Mais où y a-t-il « gratuité absolue » dans le trait d'esprit ? Où cette gratuité se conjugue-t-elle avec une « domination sur le réel », sinon dans cette part de l'inconscient qui s'oppose à l'élaboration secondaire ? De toute évidence, Lacan ne parle pas ici de la même *liberté* que Freud ou, si l'on préfère, il en déplace le cœur, il la situe dans les processus primaires. Dans ce paragraphe, cette « autre face » du « pouvoir régalien » de « l'esprit » n'est autre que l'inconscient en effet, qui parvient ainsi à marier le soufre et le mercure, le « primaire » et le « secondaire », à « anéantir en un instant » l'« ordre entier » de l'esprit par la grâce du langage, de son ambiguïté, de cette « pointe » dont la maîtrise « s'exprime dans le défi du non-sens ». Le maître du Signifiant répète ainsi le contresens de Breton mais au sein même de la psychanalyse, et avec un degré supérieur d'équivoque puisque le langage devient l'autre nom de l'inconscient, il rejoint l'aire de celui-ci : c'est lui qui « confère » à « l'esprit » le sceptre de « l'ambiguïté ».

Il n'est pas utile de répéter ici ce qui a déjà été dit, longuement et brillamment, par tant d'autres sur cette fameuse idée que le rêve, le symbole et finalement l'inconscient tout entier sont « structuré[s] comme un langage ». On sait par exemple, comme Laplanche l'a relevé, que tous les mots comptent dans cette expression, aussi bien la conjonction « comme » et l'article « un » que l'idée de « structure » et de « langage ».¹⁷⁷ Mais finalement, comme Benveniste l'a également fait remarquer, et à leur suite Ricœur ou Castoriadis, nous sommes avec l'inconscient « en présence d'un “langage” si particulier qu'il y a tout intérêt à le distinguer de ce que nous appelons ainsi ».¹⁷⁸ Laplanche souligne notamment que l'inconscient, s'il nous donne l'impression de « parler », ne communique rien et que nous n'avons même pas besoin de recourir, pour décrire les symptômes de l'hystérie, au « paradoxe d'un phénomène de *parole* qui n'est destiné à personne ». Si cette dernière idée est parfois présente chez Freud par exemple, c'est évidemment pour souligner que le symptôme « nous parle », qu'il possède une « logique », qu'il n'est pas totalement absurde, mais « c'est l'analyse qui retransforme en communication ce qui essentiellement est fermé sur soi-même, dans l'inconscient ».¹⁷⁹ C'est aussi, parfois, pour suggérer que la souffrance du patient *appelle une réponse*. Mais, dans tous les cas, il convient de ne pas se leurrer sur les nombreuses métaphores de

175 J. Laplanche et S. Leclaire, « L'inconscient, une étude psychanalytique », *op. cit.*, p. 306.

176 J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits I, op. cit.*, p. 148.

177 J. Laplanche, *Problématiques IV, op. cit.*, p. 118.

178 É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, 1, *op. cit.*, p. 86.

179 J. Laplanche, *Problématiques IV, op. cit.*, p. 123-124.

Freud que nous avons déjà relevées, qui semblent prêter aux processus primaires une activité créatrice, qui peuvent laisser croire à une personnalité autonome de l'inconscient.¹⁸⁰ Celui-ci n'est pas un texte ou un langage qui se trouverait enfoui comme une pierre de Rosette et qui pourrait nous donner accès à une cité engloutie, une Atlantide qui ne demanderait qu'à resurgir, une civilisation indépendante qui pourrait éclairer la nôtre. Il y a une ambiguïté de cet ordre chez Lacan quand il évoque, dans « L'instance de la lettre... », après le discours de Rome, les « rébus » de l'inconscient. Lacan prétend en effet qu'il faudrait prendre cette image de Freud « à la lettre ». Le malentendu est éloquent : s'il a raison de vouloir prendre ces métaphores *au sérieux*, ce qui n'est pas rien, et l'on peut lui en savoir gré, il a ici le tort de vouloir le faire « à la lettre », cédant ainsi à une tentation perceptible chez Freud lui-même, mais à laquelle il a beaucoup plus rarement que Lacan succombé. La meilleure preuve en est, comme je l'ai indiqué plus haut, que l'auteur de *L'Interprétation du rêve* ne cesse de corriger ses métaphores ou d'en émousser certaines pointes – comme celle, précisément, du rébus, ou encore de la traduction, des hiéroglyphes. Il ne suit que très rarement leur logique jusqu'au bout.

Cette tentation de laisser filer la métaphore n'est pas étrangère à notre sujet, ni à celui de Lacan, puisque c'est précisément un comparant qui domine, dans ces cas-là, qui impose sa logique au discours, sans égards suffisants pour le comparé, sous l'action évidente d'un désir, exprimant par là une tendance. C'est assez dire, je crois, que la théorie de Lacan mérite quelques égards. « La Mythologie blanche » de Derrida et ses belles intuitions lui doivent beaucoup, par exemple. On ne peut alors que regretter cette incohérence si fréquente, élevée au rang de principe selon François Roustang. Comme celui-ci le souligne, en effet, il y a une œuvre chez Lacan mais qui souffre au plus haut point de n'être ni franchement poétique ni franchement scientifique et « l'auteur de cette œuvre n'est pas un psychotique ; il produit un discours dont le dérapage est sans cesse contrôlé, même s'il suit toujours et fatalement la ligne de sa pente. » Or, « si l'on se place du point de vue de la doctrine », la « fausse route » qui a mené à cette « impasse », c'est « une unique proposition », ce fameux inconscient « structuré comme un langage ». ¹⁸¹ Du point de vue qui est le nôtre, celui de la théorie de la métaphore, nous ne pouvons que conforter cette analyse : c'est l'importation d'une théorie dont on sait qu'il l'a trouvée chez Levi-Strauss qui a conduit Lacan à chercher dans la rhétorique des arguments pour l'étayer et qui l'a mené à dénaturer les deux figures de rhétorique, à voir en elles *à la fois* des processus primaires et des mécanismes linguistiques, poursuivant ainsi l'œuvre de déformation de Jakobson, sous l'influence de Breton, et donnant à celle-là une ampleur décuplée puisqu'assise sur une autorité psychanalytique, et constamment colorée, à travers une langue chatoyante, d'un vernis subversif.

Il serait possible, d'ailleurs, de relever dans le propos de Lacan sur la métaphore maints exemples de ces « figures de logique (ou d'a-logique) » identifiées par Roustang dans son œuvre, déclinant ainsi son « principe d'incohérence ». ¹⁸² Dans sa promotion symétrique et comme alternée de la métonymie et de la métaphore qui s'emboîtent à certains moments et s'opposent à d'autres, on perçoit cet usage particulier du « paradoxe », « qui n'est en aucun cas dialectique : un terme n'y renvoie pas à son contraire pour manifester le lien qui existe entre eux. Bien plutôt, [Lacan] isole constamment un seul des côtés d'une opposition en rejetant l'autre dans l'oubli. » Ainsi, dans son

180 Rappelons-le : on peut déceler chez lui une forme de personnalité psychique, qui apparaît parfois autonome de celle du sujet conscient, mais elle trouve son origine dans d'autres personnalités existantes, celle des parents par exemple, et dans l'histoire du sujet.

181 F. Roustang, *Lacan, de l'équivoque à l'impasse*, op. cit., p. 115, 108.

182 *Ibid.*, p. 113-115.

cours de mai 1956, la métonymie est-elle peu considérée, ce qui lui permet de s'articuler plus harmonieusement avec la métaphore, et à celle-ci de marquer ses liens avec la chaîne syntagmatique, alors que dans l'intervention de 1957, l'accent étant plus souvent mis sur la métonymie, les deux figures s'opposent davantage, ce qui n'empêche pas Lacan, quand il se penche sur la métaphore, de lui prêter plus qu'en 1956 l'élément de définition « un mot pour un autre » qui aurait parfaitement convenu, surtout formulé ainsi, dégagé de la notion de paradigme, pour la métonymie... Mais ce n'est pas cette figure de « l'unilatéralité », dont Roustang note qu'elle apparaît parfois « à l'inverse sous le chef de l'exclusion », que je voudrais souligner. C'est plutôt l'autre figure, celle de « l'équivoque », qui permet en effet « une assimilation des éléments les plus disparates ; grâce à elle s'établit une communication sans limite de tous les objets possibles, de toutes les idées, mais également de toutes les disciplines. Il suffit de dégager un trait commun soit au niveau du vocabulaire, soit au niveau des contenus, pour que des passages puissent s'opérer dans tous les sens. » C'est en effet au prix d'un jeu sur les mots de signifiant, de signifié, d'inconscient (incluant ou excluant les processus secondaires), mais aussi de déplacement, de langage, de censure, voire de structure, sans même parler des mots « lettre », « esprit » ou « raison », que Lacan a pu proposer sa théorie de la métaphore – et encore faudrait-il ajouter le travail d'abstraction qui vise directement les notions de métaphore et de métonymie ou les concepts de signe linguistique, de « glissement » d'un signifié sous le signifiant, etc., qui les prive également d'un noyau de sens suffisamment stable pour éviter une équivocité préjudiciable. À la fin, c'est un autre procédé qui vient épauler la « figure » de l'équivocité : le recours quasi-permanent à la généralisation, discrète et incontrôlée. C'est ainsi que les leçons mal tirées de la métaphore surréaliste sont présentées, d'une manière à peine implicite, comme valables pour toutes les métaphores, du moins littéraires, et c'est ainsi, d'une façon symétrique, que les leçons tirées des processus « métaphoriques » inconscients, et en particulier dans les symbolisations « pathologiques », névrotiques ou hystériques par exemple, sont présentés comme similaires, comme substitutions d'un signifiant à un autre, glissements d'un signifié sous un signifiant, ces phénomènes apparemment semblables étant reliés en outre avec d'autant plus de facilité que le moyen terme des rêves ou des actes manqués semble plaider en faveur du rapprochement, d'une « psychopathologie » de la métaphore quotidienne. Les deux domaines, l'inconscient et le rhétorique, peuvent alors se rejoindre grâce à une inattention aux « conditions de validité » du propos qui n'est pas sans rappeler celle que Ricœur reprochait à Levi-Strauss.

On le voit, les ambiguïtés de Breton sur la métaphore – qui ne sauraient être séparées du rôle équivoque qu'il assigne à l'inconscient, de son amour ambigu du rêve, des états seconds, prétendument révolutionnaires – jouent donc un rôle important, qui ne doit pas être moins souligné que celui de Jakobson, et encore moins que celui de Ferdinand de Saussure. En faisant croire à son tour que n'importe quel mot peut être rapproché de n'importe quel autre, ce n'est pas seulement l'évacuation du référent que Lacan semble corroborer, par exemple, mais aussi celle du signifié – un signifiant, « brillant » par exemple, pouvant en effet être remplacé par un autre, comme « riant », presque sans aucun égard au sens des deux mots. La confusion sur la notion de « signifiant » est d'autant plus centrale chez lui que le même mot peut désigner tantôt l'un tantôt l'autre des deux « signifiants » en jeu dans la « formule de la métaphore ». Cela se perçoit bien dans « L'instance de la lettre... » : le « signifiant », évoqué en général sans plus de précision, même dans les commentaires sur « la structure métaphorique », désigne tantôt le mot qui détermine les choses en profondeur, autrement dit le signifiant « occulté », dans le complexe inconscient ou dans le rêve, par

exemple, mais aussi dans la métaphore littéraire, qu'elle soit surréaliste ou non (c'est-à-dire le comparé, ou le mot « brillant »), tantôt celui qui remplace, qui s'insère *explicitement* dans la chaîne du discours – c'est ce signifiant qui, dans la littérature ou les « rébus du rêve », ne produit aucune lumière, ne possède aucune signification (comme « riant » dans la métaphore surréaliste). Le signifiant qui domine et celui sous lequel glisse la signification n'est donc pas le même, dans les faits. C'est ainsi que Lacan évoque, après le « rébus » de Freud, le signifiant « hiéroglyphe » du rêve, et dénonce le préjugé « d'un symbolisme qui se dérive de l'analogie naturelle » : il est passé du premier au second mais, sans distinguer les deux, il prétend alors qu'il s'agit, dans la psychanalyse comme dans la littérature, de la « même structure littérante » – même s'il ajoute entre parenthèses, conscient du coup de force qu'il tente, « autrement dit phonématique », ce qui réduit aussitôt la portée de l'analogie, excluant d'un coup toute métaphore non « strictement » surréaliste par exemple. En effet, en quoi le « signifié » du comparant « glisserait »-il dans une métaphore « normale », même s'il s'enrichit du dialogue avec celui du comparé ? et, plus encore, en quoi ne dominerait-il pas, lui aussi, lui autant sinon plus que le « signifié » du comparé ? C'est bien parce qu'il a conscience de toutes ces objections que Lacan est contraint de ruser, d'entretenir le flou autour de la notion de « signifiant », de la « formule de la métaphore ». C'est aussi pourquoi nous ne pouvons utiliser son modèle.

On pourrait noter, à ce propos, un étrange flottement quant à la formule de la « substitution signifiante » de 1955-56 dont j'ai un peu moins parlé jusqu'alors que des « algorithmes » présents dans l'intervention de 1957 : dans *Écrits II*, la publication la plus aisément accessible de l'article sur la psychose, la « formule de la métaphore » n'est pas la même que celle citée par Laplanche et Leclaire en 1959 puis par Laplanche en 1978, qui se réfèrent pour leur part à la revue *La Psychanalyse* où « l'équation » a été publiée pour la première fois en 1958. Qu'on me pardonne de donner ici ce modèle un peu abscons, mais je crois qu'il peut, hélas, aider à comprendre mon propos :

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \longrightarrow S \left(\frac{1}{s} \right)$$

Dans cette « *formule de la métaphore, ou de la substitution signifiante* », présentée pour la première fois lors du séminaire de 1955-56 mais avant que ne soit abordée la métaphore et la métonymie en mai 1956, Lacan explique donc que « les grands S sont des signifiants, x la signification inconnue et s le signifié induit par la métaphore, laquelle consiste dans la substitution dans la chaîne signifiante de S à S'. L'élosion de S', ici représentée par sa rature, est la condition de la réussite de la métaphore. »¹⁸³ Le commentaire s'arrête là puisque l'auteur passe aussitôt à l'application « à la métaphore du Nom-du-Père » : nous n'avons donc pas d'exemple « littéraire » ici.

Par ailleurs, en 1959 et 1978, Laplanche reproduit la formule mais, sans signaler qu'il opère une modification, il ne distingue plus la « signification inconnue » désignée par x et le « signifié induit par la métaphore » exprimé par s : seul subsiste, de part et d'autre de la flèche, un unique « signifié » s .¹⁸⁴ S'agit-il d'un acte manqué ? d'une correction délibérée ? Toujours est-il que

183 J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits II*, *op. cit.*, p. 72-73.

184 J. Laplanche, *Problématiques IV*, *op. cit.*, p. 114 et 301.

Laplanche et Leclaire omettent précisément ce qui pouvait permettre, en littérature, de symboliser la création métaphorique, suivant en cela la logique du modèle « algorithmique » ultérieur, celui de 1957, où la barre était certes « franchie », barrée, pour figurer « l'émergence de la signification », mais où le signifié *s* restait intact, comme s'il s'était simplement déplacé d'un signe à l'autre. Qu'elle soit délibérée ou non, cette omission me semble éminemment significative : elle traduit bien, comme on l'a déjà relevé, ce qui manque dans le modèle « mathématique » de « L'instance de la lettre... », une fois l'apport de Jakobson intégré. À la « simplification » de l'équation, à la suppression du signifiant *S'* qui se voit remplacé par l'autre, correspond logiquement, en quelque sorte, une seconde simplification, sur le plan de la signification cette fois. Pourtant la « transfiguration » du *x* en *s* n'est pas mal venue de la part de Lacan, mais elle n'est pas sans poser de nouveaux problèmes : si elle correspond à une réalité de l'inconscient, où ce qui est réellement « signifié au sujet » est inconnu, et menace de le rester éternellement, elle ne peut que redoubler les difficultés déjà nombreuses de « l'équation » dans la mesure où celle-ci, comme les interventions de 1959 puis de 1978 le montrent bien, correspond surtout au « schéma même du refoulement ». Aussi la correction de Laplanche et Leclaire semble-t-elle correspondre à un souci d'améliorer la formule, dans le sens d'une plus grande rigueur mathématique : la flèche de Lacan se rapprochait déjà du signe égal ; avec cette modification, les termes qui se trouvent à gauche se conservent davantage encore à droite. Mais cela confère aussi à la formule un propos plus cohérent, convenant mieux aux différents terrains d'exercice, aux psychopathologies mais aussi, paradoxalement, au linguistique, voire à la rhétorique. En effet, si l'éllision pose déjà problème, si elle ne renvoie pas aux mêmes réalités dans les deux cas, puisqu'il n'y a pas de refoulement dans la symbolisation « normale », dans les figures de style en particulier, il s'agit de ne pas compliquer encore les choses par une étrange métamorphose qui, certes, permet d'évoquer d'une certaine façon la métaphore vive mais qui, du même coup, ne permet plus d'évoquer la symbolisation « normale », la métonymie ou la métaphore morte. Le problème de l'introduction d'un « signifié induit » est d'autant plus aigu – si je puis m'exprimer ainsi – que, dans la seule application proposée, dans les lignes qui suivent, qui concernent « la métaphore du Nom-du-Père » (où celui-ci est en position de *S*), le « Signifié au sujet » (en position de *x*) disparaît au profit du « Phallus » (en position de *s*), posant le problème de savoir ce que devient *exactement*, dans cette disparition, le « signifié au sujet » et quel est le rapport précis du « Phallus » à celui-ci. Prudemment, Laplanche et Leclaire semblent donc avoir préféré se concentrer sur la partie gauche de l'« équation », la partie droite étant vite remodelée, d'ailleurs, pour un plus grand profit théorique.

Seulement, ce faisant, Laplanche prolonge un peu la vie de ce qu'il souhaite dénoncer. Si l'inconscient n'est pas structuré comme un langage, il ne l'est pas davantage à la façon d'une quelconque rhétorique. C'est pourtant à cette idée que se range, par exemple, Benveniste, à la fin de son article où il dénonce lui aussi l'idée d'un langage : « l'inconscient use d'une véritable "rhétorique" qui, comme le style, a ses "figures" ». ¹⁸⁵ Qu'on reconnaisse l'action de l'inconscient dans les figures de style, comme dans tel ou tel texte ou discours, ne prouve pourtant pas que les figures de rhétorique trouvent leur lieu propre, plus que le langage, dans les processus primaires. Même Jean Laplanche, qui fournit pourtant de nombreux arguments décisifs à l'encontre de cette idée, s'en émancipe lentement. En 1959, avec Leclaire, il affirme sans ciller que le schéma de Lacan, « à l'origine, est celui de la métaphore dans toute sa généralité », de la « métaphore poétique, consciente » notamment, et que ce modèle leur semble « particulièrement apte à symboliser », en

185 É. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, 1, *op. cit.*, p. 86-87.

même temps, « le refoulement ». Puis, dans son cours de 1978, alors qu'il ne partage plus cette opinion, il semble encore tenté de rebaptiser la « formule de la métaphore » en une « équation » métonymique ou en un modèle de la « métabole », avant d'en montrer les limites.¹⁸⁶ Même s'il note que le modèle ne convient que pour la métaphore morte et qu'en plus, dans ce cas-là, la figure est toujours prête à renaître, à sortir du cadre, il est frappant d'observer qu'il tente de faire entrer la catachrèse « tête d'épingle » dans le modèle de l'article sur la psychose (tel qu'il l'a amendé), ce qui donne :

$$\frac{\text{extrémité supérieure renflée}}{\text{Sé}} \times \frac{\text{tête}}{\text{extrémité supérieure renflée}} = \frac{\text{tête}}{\text{Sé}}^{187}$$

Sans entrer dans le détail du raisonnement, son abstraction est manifeste. Laplanche évoque d'ailleurs une « substitution par ressemblance », autrement dit la substitution à « extrémité supérieure renflée » de « tête » qui lui ressemble, et ce parce que la même idée est en position de dividende dans un cas et de diviseur dans l'autre, mais « l'explication » repose dans les faits – dans la seconde fraction – sur un glissement de la première idée à la seconde dont on pourrait dire, tout aussi bien, qu'il est métonymique. Laplanche fait d'ailleurs une observation voisine et souligne à travers ce modèle à quel point le « langage » mathématique ne convient pas, combien la formule de la métaphore ou de la métabole est réductrice. Pour nous, même sans en conclure qu'une telle « équation » revient à expliquer la métaphore par la métonymie, nous pouvons remarquer que ce modèle invite à « expliquer » la figure par l'idée d'un sème commun aux deux « têtes », l'« extrémité supérieure renflée » en l'occurrence, comme si une telle étape était nécessaire pour créer l'expression « tête d'épingle ». On perçoit bien ici à quel point l'explication vient après coup, combien le modèle du sème commun est une abstraction. Il eût été plus juste, me semble-t-il, de considérer la proportionnalité suivante, où x figure le terme qui manque, celui que l'on cherche à nommer :

$$\frac{x}{\text{épingle}} = \frac{\text{tête [humaine]}}{\text{humain}} \longleftrightarrow x = \text{tête} \times \frac{\text{humain}}{\text{humain}} \times \text{épingle}$$

Ce qui aurait donné, après réduction : $x = \text{tête d'épingle}$. On aura reconnu, dans ce dernier modèle, celui d'Aristote (« ce que je veux nommer est à l'épingle ce que la tête est à l'homme »). On voit alors que ce n'est pas tant la formalisation mathématique qui pose problème que la formalisation proposée par Lacan même si, par ailleurs, toute mise en équation est réductrice, comme le souligne encore mon exemple où l'adjectif « humaine » entre crochets montre bien qu'il y a toujours de l'implicite, du sens à « dés-impliquer », et un contexte à prendre en compte pour y parvenir. Dans une note à l'intervention de 1959, Laplanche et Leclaire semblent d'ailleurs indiquer qu'ils s'inspirent d'un modèle voisin, puisqu'ils écrivent qu'ils utilisent « la possibilité de transformation qui s'écrit sous la forme généralisée suivante » :

186 J. Laplanche, *Problématiques IV*, op. cit., p. 302-303, 116-117 et 134-140.

187 *Ibid.*, p. 136-138.

$$\frac{A}{B} \times \frac{C}{D} = \frac{\frac{A}{D}}{\frac{B}{C}}$$

Mais la note est curieuse puisque, précisément, la formule de Lacan corrigée par ses commentateurs ne correspond pas à ce modèle.¹⁸⁸ D'abord, là où Laplanche et Leclair inscrivent un double S (l'équivalent de S' chez Lacan, ou de « extrémité supérieure renflée » plus haut), nous avons ici deux valeurs différentes, B et C. C'est ce qui nous intéresse le plus, mais ce n'est pas ce que souligne Laplanche. Ensuite, là où la « formule de la métaphore », même adaptée par les deux auteurs, conserve une flèche, nous trouvons un signe « égale ». Il s'agit donc d'indiquer une direction, celle du modèle mathématique, et de montrer en même temps que nous n'y sommes pas. Cette volonté de mathématiser plus rigoureusement mais aussi d'en pointer la difficulté, voire l'impossibilité, apparaissent plus nettement encore en 1978. Alors que Laplanche continue de corriger la formule de la métaphore, alors qu'il remplace cette fois dans son écriture la flèche par le signe d'égalité, il peut conclure que la transformation n'a rien à voir avec une équation : cette nouvelle écriture, « dans un algorithme mathématique, n'a pas de sens » ; cette drôle de formule a néanmoins l'avantage de figurer « le sort bizarre réservé au signifiant ancien, remplacé », ce double S (ici B et C) qui apparaît désormais sous la barre principale, qui « se trouve conservé, en-dessous du langage conscient, sous une forme tout à fait curieuse, où il se signifie, pourrait-on dire, lui-même ».¹⁸⁹

Cette tentative désespérée de formaliser la « métaphore » est éloquente, notamment à travers la variété des écritures « algébriques » (avec ou sans « signifié induit », avec conservation ou non du « signifiant ancien ») : on ne peut figurer ensemble « le langage poétique, créateur » et le fonctionnement de l'inconscient qui refoule mais « ne simplifie pas », « ne crée pas de sens ». La « formule de la métaphore » de Lacan et celle « de la métaphore » de Laplanche ne peuvent pas convenir pour la métaphore vive, précisément parce qu'il leur manque un quatrième terme, parce qu'elles fonctionnent sur le modèle du symbole, que je pourrais figurer ainsi, pour mieux me faire comprendre, en m'inspirant du rêve à la licorne :

Image d'une *place* (2^e « signifiant »)
(symbole manifeste, dans le rêve, figurant la plage)

Image d'une *plage* (1^{er} « signifiant »)
(symbole latent, figuré par la place)

Affect lié à cette *plage*
(« signifié » dans le schéma lacanien)

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 302.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 139-140.

C'est là, en effet, une reformulation possible du schéma étudié par Laplanche, tel qu'il apparaît à gauche de la flèche ou de l'équation (voire, surtout pour Laplanche, à droite). Il est d'ailleurs très proche de celui proposé par Joël Dor, dans son *Introduction à la lecture de Lacan*.¹⁹⁰ Même s'il y aurait à redire, on peut concéder en première approximation que le symbole inconscient fonctionne de la sorte (ainsi, à peu de choses près, que le symbole convenu, si largement entré dans les mœurs qu'on n'en perçoit plus la motivation, ou même que la métaphore morte). Le « signifiant » apparent, dont la « signification » propre n'a plus qu'une importance secondaire, renvoie à un « signifiant » latent qui, pour sa part, a conservé un lien fort avec sa « signification », et c'est en vertu de ce double rapport que le « signifiant » manifeste bénéficie d'une nouvelle « signification ». L'apparence proportionnelle, à quatre termes, de la « formule de la métaphore » ou « de la métaphore » est donc trompeuse : elle tient au fait que le modèle fonctionne en deux temps, qui correspondent à deux moments différents de l'existence de Philippe, celui où fut vécue l'expérience de la plage, et celui où une place a été associée inconsciemment à la plage en question. C'est donc une pure convention : à la différence de la proportionnalité, où d'ailleurs les quatre termes sont à la fois unis et séparés par un signe d'égalité, où ils s'apparentent davantage à une proposition, il n'y a ici que trois termes, le premier signifiant étant redoublé puisqu'il fait en quelque sorte transition, lui qui joue à la fois le rôle de « signifiant » pour un « signifié » et celui de symbolisé pour le symbole manifeste.

Pour tout dire, je verrais même dans ce schéma faussement quaternaire un avatar du modèle « vertical » de la métaphore, une réduction qui s'ignore d'un schéma authentiquement proportionnel, celui-ci ne pouvant admettre une réduction à trois termes comme la formule de Lacan. De ce point de vue, il est éloquent que Laplanche teste une dernière fois son schéma de la métaphore, dans « la langue naturelle », avec deux exemples « étymologiques », inspirés de Benveniste tel qu'il est lu par Todorov : si le psychanalyste évoque la catachrèse *tête d'épingle* et la manière dont *voler* en est venu à signifier « dérober », c'est bien parce qu'il se préoccupe de l'émergence de la signification, de sa naissance.¹⁹¹ Il est significatif aussi qu'il ne le fasse pas à la façon de Todorov : là où le néorhétoricien exerce un soupçon sur l'origine figurée des mots et sur notre capacité à obtenir un jour une connaissance de ces débuts, partant comme Benveniste du phénomène de la polysémie, Laplanche entre dans le débat par une réflexion authentiquement diachronique, tente de reconstituer de l'intérieur cette dynamique. Il ne peut alors que constater l'inadéquation du schéma dont il dispose : la « formule de la métaphore » de Lacan, même amendée pour mieux correspondre au fonctionnement du refoulement, ne convient pas davantage à la métaphore vive que « la structure métaphorique » de « L'instance de la lettre... » encore trop inspirée de « l'algorithmique » du signe. Si ce schéma convient mieux pour penser le symptôme dans sa « dynamique », dans son histoire, il est définitivement inopérant pour penser l'événement métaphorique. Il manque trop d'éléments. Le premier terme qui fasse défaut dans ce modèle finalement ternaire, c'est évidemment – en première approximation – le « signifié » du « nouveau signifiant », celui qui n'est pas aboli par la « substitution » d'un mot par un autre, aussi bien dans le symbole vivant que dans la métaphore vive. C'est ensuite, outre le « signifiant ancien » qui, non pas latent mais implicite, est aisément accessible, les autres termes de la chaîne comparante et de la chaîne comparée, qui seuls permettent de dialectiser correctement les deux premiers termes, les deux mots phare de la métaphore – du moins, si celle-ci est bien localisée en un point, selon une autre simplification en vigueur, dernière

190 J. Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, op. cit., p. 55.

191 Laplanche, *Problématiques IV*, op. cit., p. 136-138.

approximation qui ne correspond pas toujours, loin s'en faut, à la réalité.

Seule une métaphore morte comme « tête d'épingle » peut donc rentrer, avec une apparence de légitimité suffisante, dans le « schéma de la métabole ». Cela apparaît bien, mais involontairement, sous la plume de Joël Dor aussi, qui s'est donné la lourde tâche de synthétiser la pensée de Lacan, d'en rendre compte à la fois sans équivoque et sans trop la dénaturer. Pour illustrer la même formule « de la substitution signifiante », il utilise la fameuse phrase de Freud déclarant qu'il apporte la peste aux Américains. Or, insérée dans le même schéma que Laplanche, elle ne produit pas le même résultat. Malgré le commentaire de Joël Dor, on ne peut dire que « tout se passe donc comme si le signe [“psychanalyse”] devenait le nouveau signifié [du signifiant “peste”] ». ¹⁹² Pourquoi Freud aurait-il employé le mot *peste* en effet, si son signifié devait disparaître, se trouver « expulsé », comme l'auteur l'affirme et comme son schéma l'illustre parfaitement ? Il en va bien sûr tout autrement : le comparé n'est pas un signifié, l'autre signifié n'est pas remplacé, etc. C'est pourquoi cette application à la métaphore vive d'un modèle bâti pour le refoulement me semble constituer une parfaite démonstration par l'absurde que ce schéma, à l'instar des autres, ne convient pas pour la métaphore. C'est parce que l'image de la peste est en quelque sorte devenue codée que Joël Dor peut la faire entrer dans son schéma, mais ce n'est déjà plus celle de Freud, celle qu'il a employée sur le paquebot en se rendant à New-York. Ce n'est qu'*après coup* qu'elle peut fonctionner ainsi, comme aujourd'hui, entre deux personnes cultivées par exemple, pour marquer leur connivence, où le mot *peste* peut à la rigueur devenir le signe de la psychanalyse sans presque rien conserver de l'intention initiale.

Les différentes « formules » de la métaphore, liées diversement à la question du signifiant, sont donc la pire façon d'entrer dans la théorie de la métaphore telle que Lacan l'a esquissée. Même si, dans ses commentaires et analyses, une grande équivoque subsiste, elle n'atteint pas celle de ces schémas, trop souvent cités. Le lien qu'il établit toujours avec « la chaîne signifiante », la phrase, lui permet par exemple de corriger l'aspect trop « paradigmatique » des « algorithmes » ou des « équations ». De même, il témoigne souvent du souci de mentionner malgré tout une création de sens au sein de la métaphore – voire, même si c'est pensé à travers des métaphores ambiguës, une authentique résurrection du mot, comme pour Booz. Aussi se serait-il probablement gardé de proposer la métaphore de la peste pour illustrer sa conception. Elle n'en est pas moins parfaitement pertinente en cela qu'elle illustre à merveille l'impasse où le *système* de sa théorie, qui connaît chez lui de nombreux « ratés », de nombreux « trous », le conduit.

Condensation, déplacement, censure et métaphore

Mais la théorie de la métaphore chez Lacan est associée à un autre problème. Il est difficile en effet de ne pas dire deux mots du couple condensation et déplacement, rapproché à plusieurs reprises de la métaphore et de la métonymie. Ce n'est pas forcément l'aspect essentiel de sa théorie. Comme je l'ai indiqué, ces notions psychanalytiques ne jouent pas le rôle cardinal qu'on aurait pu attendre d'un tel auteur : pour la métaphore notamment, l'idée de condensation semble presque accessoire, c'est le « primat du signifiant », sous ses différentes formulations, qui apparaît le plus déterminant. D'ailleurs, les deux mécanismes primaires ne sont pas articulés plus étroitement à cette idée du signifiant dominant qu'ils ne le sont précisément aux deux tropes. Certes, certains liens sont

192 J. Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, op. cit., p. 55.

clairs : dans le « signifié » qui glisse, on reconnaît aisément l'œuvre du déplacement. Mais, si la métaphore « prend son champ » dans la « structure de surimposition des signifiants » de la condensation, on peine à concevoir comment cette dernière se combine avec la conception substitutive de la métaphore, avec sa forme *in absentia*, puisque le « signifiant ancien » est censé disparaître dans celle-ci.¹⁹³ D'ailleurs, si Jakobson et Lacan tombent d'accord pour placer la métonymie du côté du déplacement, ils se séparent sur la question de la métaphore et de la condensation : celle-ci se trouve également du côté de la métonymie pour le linguiste ou, plus exactement, de la synecdoque et ce sont alors l'identification et le symbolisme « freudiens » qui relèvent de la similarité. Une note en bas de page de Ruwet, dans « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie », est devenue célèbre à ce propos : Jakobson, répondant à son traducteur sur ces divergences d'appréciation avec Lacan, les explique par « l'imprécision du concept de condensation » chez le fondateur de la psychanalyse.¹⁹⁴ Comme Jean-François Lyotard, nous pouvons avoir le sentiment que « c'est se décharger sur Freud un peu vite ».¹⁹⁵ Même s'il est vrai qu'il y a des rapports à la fois « associatifs » et « métonymiques » dans de nombreuses condensations, c'est plutôt l'imprécision des concepts de « contiguïté » et de « similarité » qui semble en jeu, qui se révèle impropre à saisir les opérations primaires. Aussi, dans le choix divergent de Lacan effectué en mai 1956, il semble que ce soit tout autre chose qui ait joué, à savoir la dualité de forme de la métaphore, même si elle n'est pas reconnue explicitement : il n'y a rien d'équivalent dans la métonymie. À la différence du « trope de la ressemblance », celle-ci ne peut pas être *in praesentia*. D'ailleurs, même si Lacan définit la métaphore comme substitution, il n'oublie pas de mentionner en 1957 que le « signifiant occulté » reste « présent », grâce à sa « connexion » « au reste de la chaîne » et il conserve, comme on l'a vu, l'exemple « l'amour est un caillou riant dans la soleil » : son choix de placer la figure du côté de la condensation témoigne lui aussi qu'il n'abandonne jamais complètement la conception *in praesentia*.

Pour autant, malgré des arguments qui pourraient plaider pour l'un ou pour l'autre, je n'entrerai pas dans le débat qui oppose Jakobson à Lacan car, de toute évidence, il est mal posé. Il repose sur une conception erronée, soit des figures, soit des opérations à l'œuvre dans l'inconscient – et parfois des deux. On peut d'ailleurs noter que le préjugé d'une structuration de l'inconscient « comme un langage » s'impose encore, assez souvent, mais sous une forme paradoxale, précisément à cause de cette liaison entre processus primaires et figures de rhétorique : si cette idée d'un véritable langage dans l'inconscient est généralement refusée, celle d'une rhétorique inconsciente l'est beaucoup moins. Nous l'avons déjà relevée chez Benveniste par exemple. Et, même quand de très utiles rappels ou mises au point sont effectués, comme chez Jean-François Lyotard ou Christian Metz, on s'étonne fréquemment de trouver sous leur plume une conception très large du déplacement, voire de la condensation, qui les rendent compatibles avec un usage rhétorique. Il faut donc y revenir rapidement.

Comme Christian Metz l'a indiqué, d'abord, il faut se déprendre d'une lecture superficielle de *L'Interprétation du rêve* : l'apparente symétrie entre condensation et déplacement ne doit pas leurrer. C'est avant tout un effet induit par la présentation de Freud. Elle cache en réalité une perméabilité de l'un à l'autre et, en particulier, de la condensation au déplacement.¹⁹⁶ Faut-il aller jusqu'à prétendre que « toute condensation implique le déplacement » ? Je ne sais, mais il est certain

193 J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient... », *op. cit.*, p. 269.

194 R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, *op. cit.*, p. 65-66.

195 J.-F. Lyotard, *Discours, Figure*, Klincksieck, Paris, 2002, p. 253.

196 Ch. Metz, *Le Signifiant imaginaire*, *op. cit.*, p. 233-235.

que c'est fréquent, à tel point que nous pouvons regretter que Freud ait commencé par évoquer la condensation : c'est probablement par le déplacement qu'il aurait dû commencer, ce qui lui aurait mieux permis de souligner le caractère propre de l'autre facteur de composition de l'inconscient. De même, Metz a raison de signaler que le rêve, quand il nous présente quelqu'un sous les traits d'une autre personne, procède à un rapprochement entre deux « objets », il « tend à les assimiler, à les *identifier* ». Il y a quelque chose de l'ordre des prémices métaphoriques là-dedans. Pour reprendre l'un des exemples tirés du rêve à la licorne, Philippe a bien procédé à un déplacement lorsqu'il a rêvé d'une place au lieu d'une plage et, ce faisant, il a aussi rapproché des lieux qui se ressemblent : tous les deux offrent l'expérience d'un lieu ouvert, dégagé, public. Dans un souvenir réveillé par l'analyse, la place publique qui a fourni l'image du rêve possédait même une fontaine qui apportait l'élément liquide.¹⁹⁷ Il est donc certain que l'inconscient a « pensé » un lieu par analogie avec un autre. En revanche, il manque dans la place des éléments qui étaient centraux dans l'expérience de la plage pour Philippe, comme la sensation du sable. Il n'y a donc pas vraiment métaphore dans le rêve parce que l'image est sélectionnée par l'appareil psychique pour exprimer un désir, un souvenir, *en les dissimulant*. Reste qu'il y a bien ici un mécanisme qui livre les prémisses d'une métaphore, qui apporte une matière susceptible de prendre place dans une figure, dans un second temps. On pourrait d'ailleurs ajouter que, juste après, dans le rêve, l'apparition d'une Liliane pieds nus, qui évoque la finesse du sable, réintroduit les éléments apparemment refoulés du lieu « plage » : les différents fils qui partent de la représentation initiale, qui appartiennent au mécanisme du déplacement, recomposent donc, d'une certaine façon, une espèce de « condensation » ou, plus exactement, ils veillent à associer dans la même scène les éléments pertinents qui permettent de percevoir une comparaison entre une place et une plage. Certes, ce n'est pas vraiment ce que Freud appelle une condensation : la « plage recomposée », au niveau manifeste, l'est par des éléments différents, éclatés dans la scène. Reste que, à la manière d'une formation composite, le rêve présente une scène qui amalgame des éléments appartenant à un souvenir « place » et d'autres à un souvenir « plage » : la seule chose qui change, c'est l'unité qui supporte la « condensation » : ce n'est plus un mot, une chose, un lieu, mais une scène. Le fait qu'on ne perçoive pas immédiatement la formation comme composite, en revanche, qu'on n'en identifie pas les éléments, n'est pas une objection : c'est le propre du déplacement, qui opère en même temps, que l'on retrouve dans nombre de condensations citées par Freud. Est-ce suffisant pour refuser l'appellation de condensation à cette scène ? Qu'importe, à vrai dire. Il suffit de noter, même sans invoquer d'autres exemples plus canoniques, comme le fameux « propylène » de « L'injection faite à Irma », que les frontières du déplacement ne sont pas aisées à cerner, que cette « opération » participe à d'autres, qu'il est au cœur du fonctionnement de l'inconscient et permet aussi bien d'associer, de réunir que de substituer.

Notons par ailleurs que Freud se réfère lui-même aux métaphores et aux comparaisons pour présenter le mode de « figuration » de l'inconscient – je ne reviens pas ici sur la comparaison entre « la prise en compte de la présentabilité » et l'allégorie, qui pose d'autres problèmes. Dans *Le Mot d'esprit*, il mentionne par exemple la « métaphore » dans le rêve comme l'une des formes du déplacement (il s'agit d'une « figuration imagée » plus exactement, mais qui inclut clairement la métaphore). La figure de style est donc authentiquement concernée, et non un simple procédé « métaphorique », mais Freud souligne aussitôt qu'elle est présente « dès les pensées préconscientes », qu'elle est donc ré-employée par le rêve, comme matière première

197 S. Leclair et J. Laplanche, « L'inconscient, une étude psychanalytique », art. cit., p. 281-282.

particulièrement favorable, pour contourner la censure.¹⁹⁸ C'était le cas, déjà, des « symboles » relevés par Silberer, cités par Freud dans *L'Interprétation du rêve*, comme la métaphore du rabot de bois réveillée par l'adjectif « raboteux » : ils ne sont pas inventés mais utilisés par l'inconscient. Il faut citer aussi, dans le même ouvrage, l'exemple souvent mentionné d'une formation composite où « un élément commun à deux personnes » constitue « habituellement une invite à chercher un autre élément commun dissimulé dont la présentation est rendue impossible par la censure. Ici a lieu, en quelque sorte au bénéfice de la présentabilité, un déplacement concernant l'élément commun. »¹⁹⁹ L'analogie avec la métaphore est en effet troublante qui repose, on le voit, à la fois sur la condensation et le déplacement. Mais Freud se garde bien de parler d'une « image » au sens rhétorique : ce sont là les prémisses d'une métaphore possible. Comme nous l'avons déjà observé dans le chapitre sur Freud, la figure authentique n'est donc jamais formée au cours des processus primaires : elle est *déjà* là ou *pas encore*. Notons au passage que nous sommes autorisés à faire jouer au phénomène de la censure, dont le caractère central est ici rappelé, le rôle de critère discriminant : quand Freud compare la psychanalyse à la peste, à la différence de la formation composite, le trait principal n'est en rien caché. Il reste seulement implicite, suggéré, ce qui n'a rien à voir avec ce qui est décrit ci-dessus – ce qui n'empêche pas, *par ailleurs*, que la métaphore de Freud puisse exprimer une pulsion hostile, puisse être déterminée par des motifs inconscients, qu'ils le soient restés partiellement ou non.

Or, c'est précisément là le critère qui saute, chez certains auteurs qui souhaitent rapprocher les figures de style des processus primaires. Ils y parviennent en élargissant, par moments, le sens des notions de déplacement et de condensation : après Lacan, Lyotard et Metz nous en offrent l'exemple, malgré leurs réserves et des mises au point souvent utiles. Dans *Le Signifiant imaginaire*, on peut lire que « le déplacement, pour Freud, même s'il en a surtout étudié (ou si on en a surtout retenu) les variantes primaires, désigne la mobilité psychique dans sa généralité », c'est un *transit* qui, « dans le cas du vin de Bordeaux, est d'ordre métonymique ».²⁰⁰ Malgré de très justes rappels dans le chapitre consacré au déplacement, celui-ci est souvent présenté comme une forme d'expression pure du désir. Dans le chapitre 11 par exemple, sous prétexte que la frontière entre l'inconscient et le « système préconscient-conscient » est poreuse, Metz est tenté de contester l'idée même d'une frontière, d'un changement de nature. Évoquant « certains travaux psychanalytiques » sans les nommer, il mentionne l'idée que « la censure se confond avec le processus secondaire lui-même ». Pour cesser de « juger » les processus primaires avec des critères issus de l'élaboration secondaire, il développe même la fiction d'une « pensée secondaire », éternellement « juge et partie », observée pour une fois à partir du primaire, avec « ses yeux » propres.²⁰¹ La volonté de réhabiliter les processus primaires, un peu à la façon de Breton, est particulièrement éloquente ici. Elle témoigne paradoxalement d'un crédit encore trop grand accordé aux métaphores de la censure : ce n'est pas seulement celle de la « barrière » qu'il convient d'interroger, comme le propose Metz, mais aussi celle du censeur, celle d'une répression politique incarnée, dont l'ambivalence initiale n'est plus assez perçue. Dès le début du chapitre, d'ailleurs, sous couvert qu'on ne connaît la censure qu'à travers ses échecs, il suggère qu'elle échoue toujours : il file la métaphore de la censure journalistique et insiste sur les « blancs » et la mention « censuré » qui trahissaient sa présence dans

198 S. Freud, *Le Mot d'esprit*, op. cit., p. 309.

199 S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, op. cit., VI, D, p. 390, et C, p. 366.

200 Ch. Metz, *Le Signifiant imaginaire*, op. cit., p. 185.

201 *Ibid.*, p. 321-323.

la presse.²⁰² Or, justement, ce n'est pas le cas dans le rêve et, si l'inconscient comble les trous, si l'élaboration secondaire dissimule l'incohérence en imposant notamment une rationalité après coup, la censure psychique ne se limite pas à cela : aucune place n'est laissée sous la plume de Metz au déplacement et à la condensation comme témoignages d'une censure, alors qu'ils en constituent le cœur pour Freud. La plupart du temps, même si la censure est reconnue comme « passage » et « non-passage » à la fois, le déplacement n'est donc pas identifié comme cette puissance de *défiguration* pourtant évoquée, à la suite de Lyotard, comme l'autre traduction possible du mot « déformation » (*entstellung*). Même si Metz indique plus loin que le déplacement « c'est aussi, et plus nettement que ne l'est la condensation, la censure même » (je souligne), on perçoit que ce sens-là est noyé dans la masse, placé à l'arrière-plan, quand il n'est pas tout simplement ignoré.²⁰³

Pour produire cette interprétation, cet élargissement du sens du déplacement, Metz s'appuie sur l'idée lacanienne, directement contradictoire, que cette opération posséderait « la fonction plus spécifique de tourner la censure ». Les références apportées ne convainquent pas : Freud peut présenter le déplacement comme « la contrainte à échapper à la censure », comme exigence de voir le rêve « soustrait à la censure », il n'y a là rien d'autre qu'une façon de décrire ce « maître artisan » du rêve comme agissant « sous la pression de la censure ».²⁰⁴ Un peu à la façon de l'auteur de *L'Interprétation du rêve*, on pourrait presque dire qu'il ne s'agit de rien d'autre, la plupart du temps, que d'une « prise en compte de la censure », qu'elle est presque l'autre nom de la « déformation de rêve ». Bien sûr, conformément à la nature du rêve, il s'agit bien *en même temps* de réaliser un désir, mais Freud insiste toujours sur ces voies détournées, cette déformation, cette défiguration. Jean Laplanche et J.-B. Pontalis signalent la difficulté dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* : « dans les différentes formations où il est repéré par l'analyste, le déplacement a une fonction défensive évidente » mais, par ailleurs, on peut le concevoir plus largement, « dans son essence », « comme s'exerçant de façon libre ». Aussi, pour eux, la notion désigne-t-elle avant tout la « libre » circulation de l'énergie psychique.²⁰⁵ Même si ces deux approches « ne sont pas contradictoires » en effet, il y a là une difficulté qui est rendue très sensible quand on applique la notion de déplacement aux figures de rhétorique : si elles témoignent assurément de cette mobilité psychique soulignée par Christian Metz, elles n'ont aucun lien *nécessaire* avec cette idée de censure qui se trouve, de fait, presque toujours associée aux manifestations du déplacement chez Freud, qui apparaît comme « un des principaux moyens pour parvenir à cette déformation ».²⁰⁶ Aussi faudrait-il, probablement, distinguer les deux acceptions : si « la censure ne *provoque* le déplacement » que dans certains cas et si, par ailleurs, elle l'« *utilise* », comme le soulignent Laplanche et Pontalis, c'est qu'il existe deux niveaux de déplacement, l'un « simple », qui correspond à la notion de « libre » circulation de l'« énergie d'investissement », capable « de se détacher des représentations et de glisser le long des voies associatives », et l'autre plus complexe, qui marque profondément les écrits freudiens, qui conduit à l'idée de défiguration. Pour ma part, il me semble plus prudent de réserver le terme de déplacement, quand il est non spécifié, à ce second cas, en suivant l'usage de loin le plus fréquent qu'en fait Freud – qui ne peut cependant être séparé du premier sens, évidemment, mais qui en constitue une complication. Dans tous les cas, il convient de préciser de quoi l'on parle : s'il est

202 *Ibid.*, p. 314-317.

203 *Ibid.*, p. 330.

204 Ch. Metz, *ibid.*, p. 320. S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, *op. cit.*, p. 550, 558, 584.

205 J. Laplanche et J.-B. Pontalis, article « Déplacement », *Vocabulaire de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 117 et 119.

206 S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, *op. cit.*, VI, B, p. 352. L'idée est même soulignée en note, juste après : « je puis bien dire que le fait de ramener la déformation de rêve à la censure est le noyau de ma conception du rêve ».

possible d'envisager une déconnexion entre la notion de déplacement et celle de censure, il s'agit par exemple de ne pas présenter des formes de déplacement trouvées chez Freud comme obéissant prioritairement, comme exclusivement, à la logique du désir.

C'est pourtant ce que tente Jean-François Lyotard lui aussi, en 1971, dans un développement prudemment présenté comme une hypothèse, qui se conclut par un rappel de sa thèse assorti de quelques conditionnels, quelques années avant Metz qui semble avoir trouvé là une source d'inspiration. Associant la première opération primaire à son propos, l'auteur de *Discours, Figure* décrit d'abord la condensation comme « le désir travaillant sur le texte de la pensée du rêve » et, analysant « le principe *Is fecit qui profuit* formulé à propos de la censure dans le cas du déplacement », chez Freud, il propose plutôt de comprendre : « c'est le désir (et non pas la censure) qui l'a fait, puisque c'est à lui que le rêve donne satisfaction ». Là encore, sous prétexte que « la censure fait donc aussi le jeu du désir » (je souligne), ce qu'on ne peut nier, l'auteur est tenté de conclure en attribuant au désir la part majeure de l'action – dans un développement qui admet, certes, « contrevenir à l'explication de Freud », mais en apparence seulement : « la force qui écrase le texte, broie et mélange ses unités », ce n'est plus « la censure » mais bien le désir, comme Lyotard l'illustre à travers un étrange exemple, où le titre du film de Rossif *Révolution d'Octobre* se transforme par déplacement et condensation en « rêvons d'or ». ²⁰⁷ Malgré sa séduction, on ne saurait tomber d'accord avec une telle affirmation : quels arguments plaideraient pour abandonner l'hypothèse que la « déformation » de l'inconscient, la défiguration des éléments qui sont soumis à son travail, est l'œuvre *conjointe* du désir et de la censure ? Je n'en vois pas. Freud n'exclut d'ailleurs pas le désir, dans les deux derniers paragraphes de *L'Interprétation du rêve* consacrés au déplacement : si la déformation du rêve profite à « la défense endopsychique », il n'en faut pas moins « indiquer une seconde condition à laquelle doivent satisfaire les éléments parvenant dans le rêve : qu'ils soient soustraits à la censure de résistance ». ²⁰⁸ Sa position est donc claire : la censure joue un rôle de premier plan, le désir agit de conserve avec elle.

C'est ainsi que Lyotard minimise considérablement l'idée de surdétermination dans la conception freudienne de la condensation. Seul est souligné, dans les passages où la notion est envisagée, le travail de compactage, de broyage, comme par une main de fer : « la *Verdichtung* », la condensation, « est pour Freud une authentique opération de compression », écrit-il plus loin. ²⁰⁹ Dans l'exemple central de l'affiche publicitaire comprimée, du drapeau « Révolution d'Octobre » soumis au vent du désir, le travail de combinaison, de composition n'apparaît nulle part. Même si on devine, avec cette idée d'un texte froissé, la double détermination du résultat « Révons d'Or » par l'expression initiale « Révolution d'Octobre » et par un « rêve d'or » latent, et si Lyotard prétend traiter ici, en même temps, du déplacement, le commentaire de l'exemple ne fait aucune allusion à ce travail de réunion des différents liens, des « pensées » latentes, qui joue pourtant un rôle central chez Freud. On perçoit évidemment ce que veut suggérer Lyotard : la compression des mots du drapeau, la déformation qu'ils subissent se fait sous l'action d'un désir, d'un « rêve d'or » qui subvertit l'aspiration révolutionnaire affichée – dont on suggère probablement qu'il est le fait de Rossif. Mais où trouve-t-on trace de la censure, dans cette image du travail du rêve ? Elle est inexistante sous sa plume, même si on peut la reconnaître dans la défiguration des mots « Révolution d'Octobre ». La violence de la compression semble d'ailleurs, dans l'analyse,

207 J.-F. Lyotard, *Discours, Figure*, op. cit., p. 244-248.

208 S. Freud, op. cit., VI, B, p. 352-353.

209 J.-F. Lyotard, op. cit., p. 258.

davantage attribuée au déplacement, qui se trouve inclus dans la condensation, qu'à celle-ci en propre : la conservation de certaines lettres et la suppression des autres apparaît comme l'œuvre du déplacement, qui rigidifie « certaines zones du tissu » et laisse tomber le reste dans la profondeur des plis, sans égard pour cette sorte de victime d'un désir soufflant trop fort. Pourtant, si nous savions qui a produit la compression proposée par Lyotard, nous pourrions probablement déceler avec précision, comme dans tout mot d'esprit, le conflit qui lui a donné naissance – cela pourrait être une volonté de réprimer un désir d'or, par exemple, qui surgirait comme par mégarde, qui contournerait la censure de la morale révolutionnaire trop respectueuse de la lettre (n'est-ce pas lui qui *profite* de la déformation ?). De même, dans les exemples de « compression » proposés par Freud, nous pouvons toujours distinguer l'action de la défense « endopsychique ».

Il en va peu ou prou de même chez Christian Metz, en 1977. Rappelant davantage le lien entre surdétermination et condensation, il favorise une compréhension de celle-ci comme « perte de volume », comme « concentration, contraction, épaississement », selon la signification du terme allemand *Verdichtung*. Il la rapproche alors du résumé de texte puis, évoquant rapidement « la métaphore poétique » comme « autre sorte de résumé », « exemple lacanien de condensation », forme ramassée propice à la surdétermination, il développe le cas de la polysémie. Celle-ci se comporterait en effet « un peu de la même manière » que la condensation onirique. Percevant bien l'objection, le fait que dans une phrase le contexte « se charge de sélectionner une acception du mot au détriment des autres », il choisit de ne voir là « qu'une différence de degré », « le *degré de surdétermination* [étant] probablement l'un des véritables critères d'une secondarisation plus ou moins avancée », « les acceptions théoriquement éliminées par le contexte [venant] néanmoins colorer et infléchir celle qui a été sélectionnée (mais elles sont moins conscientes qu'elle) ». ²¹⁰ Voilà qui témoigne encore du désir d'abolir la frontière entre le primaire et le secondaire, entre le conscient et l'inconscient. Sous prétexte que l'élaboration consciente ou préconsciente d'un discours se charge souvent de réduire l'équivoque des mots, Metz cède à la tentation de voir dans la « secondarisation » une tendance systématique dans ce sens, une répression nécessaire de la polysémie. Pourtant, on voit bien que ce n'est pas le cas : la surdétermination d'un mot n'est pas forcément éliminée par la « secondarisation », elle est aussi et surtout *organisée*. Et, si elle peut l'être, c'est que, dans la métaphore vive ou dans un terme qui reste polysémique en discours, elle est assumée – mais évidemment pas « telle quelle », comme dans l'écriture automatique. L'exemple pris par Metz d'une polysémie résiduelle, involontaire, qui « colore » le discours, rappelle la notion de connotation d'ailleurs mentionnée : c'est un peu trop favorable pour suggérer, même toutes proportions gardées, une véritable action de l'inconscient dans le discours à la façon des rêves. La polysémie délibérée, le goût des équivoques, sans parler de l'écriture poétique, aurait posé davantage de problèmes, aurait montré que la « secondarisation » ne va pas toujours dans le sens d'une répression de la surdétermination ni même du désir.

On voit bien ici le rôle du modèle linguistique structuraliste : le sens n'étant pensé qu'au niveau du mot, malgré quelques précautions oratoires qui prennent timidement en compte la phrase, le sens « second » reste un mystère. Le phénomène de connotation peut ainsi englober à la fois – faiblement – le sens métaphorique, qui semble parfois tomber du ciel, comme à travers certaines métaphores de Lacan, et – trop fortement – la détermination inconsciente, qui surgit du fond de la langue, et sur laquelle on est alors tenté de rabattre tout le mystère de la « signifiante », faute d'avoir attiré l'attention sur la possibilité d'une polysémie concertée, construite par le contexte, ou à

210 Ch. Metz, *Le Signifiant imaginaire*, op. cit., p. 288-291.

l'inverse non délibérée et donc, sans même avoir été envisagée, permise par le contexte. Évidemment, Ferdinand de Saussure et ses adeptes sont loin d'être seuls en cause : le rôle de la théorie lacanienne n'est pas négligeable, qui minore elle aussi la frontière entre conscient et inconscient au nom de différents articles de foi, comme le fameux « primat du signifiant ». Metz entretient ici, par exemple, une confusion significative entre le refoulement des déterminations par l'inconscient et le refus d'actualiser une signification, comme si nous pouvions rabattre l'une sur l'autre défense psychique inconsciente et refus délibéré d'une polysémie, ou penser conjointement pensées refoulées et significations déposées dans la langue, sédimentées, parfois oubliées. Voilà qui rappelle la confusion de Lacan, bien mise en évidence par Laplanche, lorsqu'on pense avec le même modèle les différents types de symbolisation et donc, finalement, la métaphore et le refoulement. L'idée selon laquelle le déplacement permettrait de déjouer la censure semble avoir tenu un rôle similaire, radicalisant l'ambiguïté des deux notions chez Freud. Probablement serait-il utile, d'ailleurs, de distinguer non seulement les deux manifestations du déplacement mais aussi la nature de la censure, selon qu'elle s'exerce dans les opérations « primaires » et « secondaires ». En effet, comme Lacan, comme Lyotard, comme Metz, comme beaucoup d'autres, il me semble qu'on peut supposer que les mécanismes de condensation et de déplacement continuent, d'une certaine façon, de s'exercer dans l'élaboration secondaire. Mais, si c'est le cas, il faut souligner qu'elles changent alors de nature. La « censure » qu'elles subissaient dans un cas et la « rationalisation » qu'on observe dans l'autre n'ont qu'une affinité limitée : on le voit particulièrement dans le mot d'esprit ou dans la métaphore, où le trait d'esprit sort tout armé de notre tête. Dans les meilleurs cas, la plurivocité du « contenu » est totalement contrôlée, la tendance qui s'exprime n'a plus rien à voir avec un acte manqué, la « rationalisation » n'a pas produit qu'une apparence de rigueur mais une authentique pensée. C'est dire que, dans la métaphore, s'il y a poursuite préconsciente d'un travail de « déplacement » et de « condensation », ce qui est probable, et si le déplacement de l'énergie psychique n'y est pas non plus complètement « libre », il doit être radicalement distingué du déplacement tel qu'il s'opère dans les processus primaires : même si elles conservent des traits de cette première élaboration, les relations ne s'y font plus « à l'aveugle », la « censure » y obéit à des préconisations subies, comme celle de « faire sens », mais aussi à des impératifs acceptés par le sujet. C'est d'ailleurs comme cela, me semble-t-il, qu'on peut expliquer la qualité de certaines de nos intuitions et jusqu'au prétendu « génie » d'un auteur : si ces intuitions sont tellement bonnes, leur auteur ne le doit pas qu'à l'histoire de l'enfant qu'il fut mais aussi aux orientations qu'il a su donner à sa sensibilité, en inhibant délibérément certaines tendances, selon certains critères par lui adoptés, et en favorisant d'autres de la même façon, en corrigeant et en améliorant ses « automatismes » psychiques – en poursuivant sur lui-même, en quelque sorte, le processus « civilisateur » décrit par Freud dans *Le Malaise dans la culture*, mais d'une façon plus réfléchie, plus fine et discrète aussi.

Enfin, pour en revenir à cette réhabilitation du « primaire » comme s'il s'agissait d'un peuple à libérer, à cette hostilité au secondaire qui va jusqu'à tenter d'y déplacer toute entière la censure, peut-on négliger le rôle du surréalisme ou, du moins, d'une conception qui se retrouve également chez Breton ? On ne voit pas cette influence à l'œuvre chez le seul Lacan. On la trouve aussi chez Metz, par exemple, dans un paragraphe consacré à la métaphore comme condensation : selon l'auteur du *Signifiant imaginaire*, il serait « couramment admis, même par ceux qui répugnent à une conception symbolique de l'inconscient, que le langage poétique, le langage “profond”, s'apparente au processus primaire. »²¹¹ N'est-ce pas un article de foi surréaliste que cette liaison étroite entre

211 *Ibid.*, p. 290.

poésie et inconscient, renforcé par la notion de « fonction poétique » qui pourtant doit beaucoup elle-même, comme on l'a signalé, aux avant-gardes des années 1920-30 ? Metz exprime néanmoins des réserves : « ce qui devient alors difficile à penser, c'est l'unité du langage, la relation pourtant nécessaire du langage poétique à "l'autre", le fait même que la poésie puisse tenir dans les mots ». Mais cette objection est formulée entre parenthèses : l'hésitation, la tentation est patente. On trouve à dire vrai la même influence chez Lyotard. Dans son développement consacré à l'injonction de Freud « Prenez garde à la figure », l'auteur met en parallèle de façon très ambiguë une analyse d'un tableau de Magritte, un commentaire inspiré de Breton et une série d'observations tirées de *Moïse et le monothéisme*. Dans ce passage, même si le point de vue de Lyotard n'est pas complètement explicite, il est certain qu'il défend le pouvoir « de désignation, et non plus de signification » de la figure vive qui échappe à la langue, dans lequel « se tend le rapport du signe à la chose », et d'ajouter que « par conséquent la magie va pouvoir se loger » dans le discours, dans la figure, ainsi que « la possibilité de faire apparaître la chose à partir du mot, de faire image. » Or, sans prendre position sur cette « image-magie », ce « hasard objectif », il note que Freud y « croyait dur comme fer » puisqu'il oppose dans tout son livre « une religion sobre, sans image, juive » et « une religion magique, avec image, égyptienne » et de conclure en prenant parti contre l'iconoclasme du psychanalyste : « Prenez garde à la figure, parce que c'est la chose qui vient à la place du mot, parce que c'est le désir réalisé », comme si le désir réalisé, sous prétexte qu'il peut s'en émanciper, n'était pas *aussi* « non seulement l'enfance, mais la paranoïa, l'hystérie, l'obsession », autrement dit le régressif dans toute son ambivalence.²¹² Lyotard joue donc ici Breton contre Freud mais après avoir utilisé celui-ci pour conforter celui-là, les deux influences se renforçant mutuellement tout en s'opposant. Juste après, c'est Jakobson qui est appelé à la rescousse pour élargir la notion de figure : puisqu'il y a de la figure « comme *au dehors du mot* », puisqu'à travers la figure il y a de l'image dans le discours, puisqu'il y a aussi des figures rythmiques, et parce que « R. Jakobson nomme précisément cette rythmique métaphore », il conclut en soulignant la fonction de la figure qui n'est pas, comme la langue, « voué[e] à la communication », qui est plutôt d'« entraver cette communication ». Le rapprochement avec la notion de fonction poétique est net : « elle constitue une intra-communication avec elle-même », elle « la referme sur soi ».²¹³ Ainsi, au lieu de comprendre cette « entrave » comme visant à une plus haute communication, ou du moins *pouvant* servir à cela, être récupérée dans cette intention, elle tend à opposer la figure à la fonction cognitive, référentielle. Pour dire sa « profondeur », sa façon originale de travailler le discours, la figure est ainsi rapprochée, d'abord de la magie, ensuite de la danse, autrement dit, à chaque fois, des profondeurs de l'âme ou du corps, dans un mouvement d'opposition « au langage articulé pris comme modèle de toute sémiologie », comme si le rêve ou la danse pouvait servir de meilleur modèle. Est-ce bien le meilleur service à rendre à la figure, à la métaphore en particulier, qui est bel et bien concernée par ce passage ? N'y avait-il pas moyen de dialectiser davantage ?

Pour cela, l'inspiration surréaliste n'est pas la meilleure. Si la figure apparaît parfois « dans le discours », en effet, « comme fantasme », le discours est-il toujours, est-il seulement, « dans la figure comme rêve » ? Même si on veut libérer la figure, surtout si on le souhaite même, on ne gagne pas grand chose à considérer la métaphore comme « l'accomplissement d'un désir ».²¹⁴ Loin de la métaphore du censeur, développée à loisir chez Freud mais non sans de bonnes raisons, l'idée

212 J.-F. Lyotard, *Discours, Figure*, op. cit., p. 248-249.

213 *Ibid.*, p. 249-250.

214 *Ibid.*, p. 253, 15.

qui se dégage de l'œuvre de celui-ci, c'est le danger « inverse » d'une subordination, d'une vassalisation du conscient par l'inconscient – attestée, comme le souligne Castoriadis, chez les sujets malades. Il est donc tout sauf innocent de généraliser l'idée que « le sujet est sujet de l'inconscient », quelle que soit la façon dont on peut comprendre la fameuse expression de Lacan, avec son double jeu de mot sur « sujet », qu'on l'entende comme assujettissement ou comme sujet d'une phrase, d'une volonté, d'une énonciation. Une telle extension ne peut se faire sans dommage, sans présenter comme vérité générale ce qui constitue un cas particulier, souvent même un échec. Si le conscient n'est pas toujours le maître en effet, il convient de ne pas aller trop loin dans l'autre sens, pour le simple goût du paradoxe : selon la logique de la fameuse phrase de Freud, c'est précisément l'objectif de l'analyse que de faire advenir, là où il n'y était pas, un sujet plein.

D'un autre mode de tissage du rêve

Pour se débarrasser définitivement de la fausse antinomie entre déplacement et condensation, qui a joué un rôle certain dans la compréhension de la métaphore comme figure « primaire », il serait possible de faire une dernière observation sur le travail du rêve. À lire attentivement l'ouvrage de Freud, une troisième « opération » apparaît en effet, dont Freud semble indiquer la présence mais à laquelle il ne consacre que peu de place, presque aucun développement spécifique, d'où le manque de considération dont elle souffre. Il s'agit d'une relation en quelque sorte inverse à celle de la condensation : là où, dans celle-ci, les « pensées » latentes du rêve convergent vers un seul « contenu » manifeste, on peut distinguer une espèce de dissémination des fils, une seule « pensée » latente qui se déploie en plusieurs contenus. Après le déplacement, qui désigne un rapport simple entre une « pensée » et un « contenu », nous aurions donc en quelque sorte deux modes de tissage, de convergence inversés, entre une masse de pensées du rêve et un contenu manifeste d'une part, et entre une masse d'indices manifestes et une unique matrice de l'autre. N'est-ce pas cela que l'on trouve dans le rêve à la licorne, par exemple, avec la plage ou avec le motif de la soif ? La place du début renvoie à l'étendue de sable, comme les pieds nus de Liliane, comme sa réflexion sur la finesse du sable, comme la clairière en contrebas, comme le ruisseau que le rêveur s'attendait à y trouver...

Cette idée me semble exprimée par Freud lui-même à plusieurs reprises, par exemple à travers la métaphore des « trains de pensée » qui « partent de plus d'un centre », qu'il emploie à propos des « pensées de rêves essentielles ». ²¹⁵ Même si Freud évoque davantage dans ce paragraphe l'idée d'« un complexe de pensées et de souvenirs d'un enchevêtrement extrême », la possibilité de « cheminement[s] de pensée » qui se rencontrent, on voit qu'il décrit plus que le mécanisme de condensation : l'idée notamment d'un « centre » d'où partent des trains déborde l'image de la gare. De plus, même si « les points de contacts » semblent établis, pour Freud, au niveau des « trains de pensée » et non pas des centres en question, on ne peut s'empêcher de noter qu'il y a bien un nœud vers lequel l'analyse progresse. Ce n'est donc pas un point unique, à proprement parler, que nous débusquons, mais nous trouvons bien, du latent au manifeste, ce mouvement divergent inverse à celui de la condensation. Une autre image, plus éloquente encore, est fournie dès le début du chapitre sur le travail du rêve : il s'agit du métier à tisser, de la « fabrique de pensées », qui fournit

215 S. Freud, *L'Interprétation du rêve*, op. cit., VI, C, p. 355.

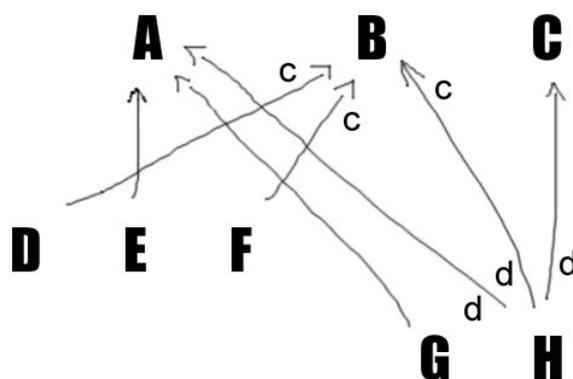
encore l'image du nœud.²¹⁶ Voilà qui nuance d'ailleurs l'idée du rêve comme compression, comme présentant un volume de « contenus » inférieur à celui des « pensées » d'origine : s'il y a dans le rêve comme dans le poème de Goethe « mille fils » et même si la navette y donne, d'« un seul coup », « mille liaisons », il faut supposer qu'il y a autant de fils au départ qu'à l'arrivée, malgré les nœuds rencontrés en chemin. Nous pouvons donc noter, même sans aller jusque là, que l'image ne coïncide pas avec l'idée de concision, le premier trait avancé pour la condensation, auquel celle-ci ne se réduit pas puisque Freud le précise *par la suite* par l'idée de surdétermination – précisément grâce à cette image du métier à tisser, qui intervient très vite. On s'aperçoit, quand on lit la longue section consacrée à la condensation, qu'il y a deux idées à la fois dans cette notion qui ne se superposent pas complètement : celle d'une réduction des pensées et celle d'une association des pensées, d'un nouage. Or, celle-ci ne se réduit pas à celle-là non plus. La meilleure preuve en est, justement, la dissémination, qui noue différemment les fils et qui ne contrevient pas à l'idée de surdétermination, puisque rien n'empêche quelques « pensées essentielles » de déterminer plusieurs contenus, et donc de participer à de nombreuses « surdéterminations » de ceux-ci par les mêmes pensées.

Enfin, une page après la métaphore de la « fabrique de pensées », Freud reconnaît explicitement les deux modes de relation :

Je vois donc de quelle sorte est la relation entre le contenu du rêve et les pensées du rêve : non seulement les éléments du rêve sont déterminés de multiples façons, mais les pensées du rêve prises une à une sont aussi représentées dans le rêve par plusieurs éléments. La voie associative conduit d'un élément du rêve à plusieurs pensées du rêve, d'une pensée du rêve à plusieurs éléments du rêve.

Même si, pour des raisons de méthode évidentes, il a surtout insisté au début de ce chapitre sur la première forme de cette « relation », la seconde ne pouvant être attestée qu'au terme d'une analyse poussée d'un rêve entier – et la somme totale des « pensées » ne pouvant jamais être donnée pour acquise – il apparaît donc clairement qu'il existe, à côté d'une condensation, un phénomène de dissémination que Freud, dans ce chapitre, semble tenté d'inclure dans la condensation, étant une autre façon de nouer les fils du rêve.

Qu'on me permette de figurer ces différentes relations entre « pensées » et « contenus » par un petit schéma :



²¹⁶ *Ibid.*, VI, A, p. 325.

A, B et C représentent le contenu manifeste du rêve et les lettres D à H les « pensées » latentes, D, E et F jouant le rôle d'excitateurs, de souvenirs de la veille, et G comme H celui de motifs profonds, de souvenirs d'enfance par exemple. Les flèches quant à elles figurent les fils décrits par Freud, qui peuvent être l'occasion d'un déplacement. Les fils se groupant autour de B signalent ainsi une condensation et ceux partant de H une dissémination. Évidemment, c'est encore une simplification, ne serait-ce qu'en l'absence de nœuds intermédiaires, de liens entre les différents souvenirs entre eux, notamment entre les « souvenirs de la veille » et les représentations plus anciennes ou entre des souvenirs anciens entre eux.

Quoi qu'il en soit, il apparaît nettement que la prudence est de mise quand on est tenté de faire jouer la condensation contre le déplacement ou celui-ci contre celle-là, sur le modèle d'une opposition binaire entre métaphore et métonymie par exemple. D'ailleurs, quand j'ai proposé plus haut de lire la déformation de « plage » en « place » comme un déplacement mais aussi comme une forme originale de condensation puisque la scène manifeste du rêve condensait deux souvenirs en partie occultés l'un et l'autre (une place dont la fontaine est supprimée, une plage dont il ne reste que les attributs « pieds nus », « sable », etc.), on voit que j'aurais pu parler aussi de dissémination, de « représentation multiple » de la même « pensée ».

Le comparant dominant

Enfin, il me semble qu'il faut mentionner ici, avant de quitter Lacan, une idée qu'il a pu inspirer ou renforcer, qu'on pourrait désigner du nom de métaphore dominante ou, plus exactement, de « comparant dominant », de « primat du comparant ». Jacques Derrida est de ceux qui tournent autour quand il affirme que toute métaphore « est issue d'un réseau de philosophèmes qui correspondent eux-mêmes à des tropes ou à des figures » et que « cette strate de tropes “instituteurs”, cette couche de “premiers” philosophèmes (à supposer que les guillemets soient ici une précaution suffisante) ne se domine pas ». ²¹⁷ Sur le plan psychanalytique, Lacan dit une chose voisine quand, à propos de la métaphore, il évoque le fameux « primat du signifiant » : c'est bien d'une sorte de comparant qu'il est question, de sa logique qui s'impose au sujet et aux expériences ultérieures, celles-ci jouant alors le rôle de « comparés », un peu à la façon de ces représentations qui subissent l'action de « signifiants » refoulés. Même si le terme de métaphore est impropre, nous l'avons vu, le mécanisme peut faire songer à celui d'une métaphore qui irriguerait le discours, qui l'informerait en profondeur, comme cet « héliotrope » évoqué par Derrida ou ces images relevées par Turbayne, qui structurent la pensée d'un auteur comme un mythe.

Les problématiques de ces différents auteurs ne se recoupent pas, loin s'en faut, mais toujours on retrouve cette idée centrale d'une métaphore qui agit à l'insu de l'auteur, qui peut même devenir, sinon totalitaire, du moins dictatoriale. La langue est « fasciste », disait Roland Barthes, parce qu'elle est « un classement » et, comme tel, oppressive, parce qu'elle est « au service du pouvoir » et qu'elle oblige à dire. ²¹⁸ Certes, il ne parlait pas prioritairement de la figure de style, et encore moins de la métaphore vive, qui constitue de toute évidence une de ces façons de « tricher » qui se trouvent vantées, une façon de retrouver un peu de liberté, sinon « hors du langage », du moins hors de la langue. Mais cette « tricherie » prétendument « salutaire », cette « esquivé » semble aussi et

217 J. Derrida, « La mythologie blanche », *op. cit.*, p. 261.

218 R. Barthes, *Leçon*, Seuil, coll. Points, Paris, 1989, p. 12-14.

peut-être même avant tout « un leurre magnifique » : la littérature, « déplacement » opéré sur la langue par l'écrivain, « leur même du réel », est en même temps « *toujours* un délire », « perverse, donc heureuse », le lieu des utopies du langage, de tous les langages, d'un langage qui serait avant tout celui du désir, le lieu d'une « impossible [...] anarchie langagière ». ²¹⁹ Il n'est pas nécessaire de montrer ce qu'un tel soupçon sur le langage doit à un structuralisme linguistique interrogé de façon tragique par le lacanisme. Joël Dor indique lui aussi, au moment même, étrangement, où il commente la métaphore de la peste, que « la “langue” gouverne la “parole” ». ²²⁰ C'est là l'idée qui nous occupe, du moins quand elle se trouve appliquée, comme ici, à la métaphore. Nous avons vu combien ce jugement peut, à la rigueur, se justifier pour la métaphore morte, usée, réveillée de façon conformiste, mais à quel point aussi la métaphore neuve y échappe.

Comment est-il donc possible de penser la métaphore sur ce modèle ? Je ne reviendrai pas ici sur les équivoques propres à Lacan, sa façon de comprendre la langue comme « chaîne de signifiants » par exemple, qui permettent à Dor d'unifier les phénomènes, notamment la métaphore vive où le syntagme – en fait, le discours – gouverne les changements de sens et la métaphore morte où la langue a intégré ce changement de sens, où elle gouverne donc un nouvel usage du mot en discours. Je voudrais seulement souligner d'autres aspects du problème, qui ont pu inviter à généraliser l'idée d'une métaphore dominante, puisqu'il est pour moi évident qu'un comparant « inconscient » nous pousse parfois à utiliser des images sans bien en connaître le comparé, que nous sommes alors le jouet de nos représentations, mais qu'il ne convient pas d'en généraliser la leçon.

Nous pouvons d'abord noter que le schéma du rêve, tel qu'il se dégage des écrits de Freud, tel du moins que nous nous l'imaginons aisément, avec cette ligne des « pensées » latentes, cachées, et cette ligne des « contenus » manifestes, donnés à la surface d'un texte, présente une certaine analogie superficielle avec la métaphore. L'image de la traduction suggère que le rêve met en rapport une double série d'objets de pensée terme à terme, comme la métaphore, comme l'allégorie telle qu'on se la représente généralement. Dans les deux cas, il s'agirait donc de « traduire » les images pour retrouver un texte inscrit en profondeur. Lacan, lorsqu'il évoque le « signifiant occulté », suggère cela, en jouant peut-être même, à la façon de Breton, avec l'idée d'occultisme : le comparant serait le moteur immobile, l'âme secrète qui agirait de façon invisible, à travers le sujet, à travers son langage, structurant sa pensée et ses propos. Même si l'on conçoit la métaphore comme comparaison, d'une façon moins *in absentia*, l'analogie peut conserver une certaine pertinence apparente : le rêve aussi ne fait pas subir à toutes les pensées des déformations. Y subsistent parfois, côte à côte, comme dans la métaphore, les « pensées », le sujet véritable, et des « contenus » qui n'appartiennent pas au même plan, au même niveau d'interprétation. L'idée est d'une grande séduction. Jean-François Lyotard joue beaucoup de cette « profondeur » commune au rêve et au langage par exemple. Elles n'ont pourtant, passées certaines observations de bon sens, rien de commun. Nous avons déjà noté l'importance capitale du refoulement dans un cas et de l'implicite dans l'autre : ces deux formes de « signification latente » doivent être radicalement distinguées, malgré ce que suggère Lacan, en plus d'un endroit. Leur actualisation ne se présente pas dans les mêmes termes. En fait, il pourrait suffire de regarder le schéma tracé plus haut pour noter que la façon dont les fils relient les deux « lignes » n'ont rien à voir dans le rêve et dans la figure de rhétorique : même quand il y a ironie, forte dissemblance, paradoxe, les termes s'associent toujours par paires dans la métaphore alors que les nœuds sont nombreux dans le rêve, qu'ils sont même

219 *Ibid.*, p. 15-17, 22-25, 27.

220 J. Dor, *Introduction à la lecture de Lacan*, op. cit., p. 56.

essentiels à sa description. Le modèle de la métaphore est bien davantage une double ligne d'objets de pensée, dont la correspondance est étroite, même si elle n'existe qu'en discours, et qui se trouve unie par le fil d'un ou de plusieurs énoncés, « nouant » explicitement ou non chacun des termes entre eux, mais toujours deux par deux.

Cette confusion entre les deux schémas du rêve et de la métaphore me semble jouer un rôle central, déterminant, dans le soupçon dont celle-ci est parfois victime – et pas seulement dans l'idée d'une métaphore dominante, d'ailleurs. Prenons, pour le faire sentir autrement, un exemple limite où, justement, la conscience des « conditions de validité » du raisonnement est davantage active. Quand Daniel Arasse relève que « beaucoup de tableaux fonctionnent sur le fait que le personnage est à la fois Judith et Salomé » par exemple, qu'ils cumulent, outre l'indice de la tête coupée, non seulement l'épée propre à Judith mais aussi des indices qui conduisent à Salomé, et qu'il évoque alors une « condensation de ces deux figures », il fait clairement l'hypothèse que l'inconscient du peintre a parlé – ou celui de son commanditaire – et qu'il a été écouté par l'artiste. Quand il cite ce tableau de Véronèse « dont le titre a changé au cours des siècles », tantôt s'appelant *Bethsabée et David*, tantôt *Suzanne et les vieillards*, notamment parce qu'il comporte une fontaine et un vieillard, il continue à proposer une interprétation, à la suite de Joséphine Le Foll, en termes de « troubles de l'iconographie reposant sur des troubles du regard et de la peinture elle-même ». ²²¹ Les deux exemples sont passionnants en cela qu'ils sont très proches de la métaphore, qu'ils sont picturaux et que l'œuvre de l'inconscient y est très probable. Arasse souligne d'ailleurs à quel point le chapitre de Freud sur le travail du rêve l'a toujours inspiré et combien il en recommandait la lecture à ses étudiants. Comment ne pas le suivre, en effet, quand il rapproche le travail de l'artiste-peintre et celui du rêve ? Il a le mérite de souligner à quel point les figures comme l'inconscient *travaillent les œuvres*. Seulement, il ne précise pas vraiment si c'est les unes avec l'autre, ou les unes à la façon de l'autre, ou encore l'inconscient à la façon des figures. Le développement suggère même qu'il est tenté par la seconde hypothèse : les figures agiraient à la façon de l'inconscient. Ce n'est donc pas seulement « l'éloge de l'anachronisme » ou « celui de l'association d'idées » qui peut « hérissier plus d'un historien » dans son propos : c'est l'analogie elle-même, si elle n'est pas circonstanciée, qui peut donner le sentiment d'un « arbitraire complet ». Néanmoins, s'il se tient à la limite, Arasse ne tombe pas dans le piège, même quand il remarque que le rêve « transforme des pensées normales en rébus à travers des images », qu'il « ne pense pas » et qu'il indique : « Que fait un tableau classique ? Il transforme un texte de référence [celui que recherche tout iconologue] en image. Si on n'a pas le texte de référence, le tableau devient un rébus. » La dernière précision est capitale : le tableau n'est pas un rébus incompréhensible, il ne le *devient* qu'à la condition d'avoir perdu la clef. Seul le néophyte est dans la position du rêveur éveillé, abasourdi devant son rêve. Et d'ajouter une dernière précision dangereuse, qui nous intéresse au plus haut : « On n'apprend rien par une image. L'image sert à rappeler quelque chose, mais si on ne sait pas ce qu'elle dit, on ne l'apprend pas par elle. Il y a d'ailleurs des allégories dont on a perdu le sens, comme celles de Piero di Cosimo. » ²²² N'est-ce pas en effet la cause principale du jugement négatif sur l'allégorie, qui nécessiterait immanquablement, comme certaines allégories picturales, une clef extérieure ? Ce soupçon ne s'étend-il pas aujourd'hui sur tout « langage de l'image », sur le cinéma notamment, voire sur la métaphore, quand elle est comprise comme symbole ? Il faut pourtant voir qu'Arasse force ici sa pensée dans un sens qui n'est pas le sien, qui appartient plutôt aux travers de certains tenants de l'iconologie : le fait qu'*on n'y voie*

221 Daniel Arasse, « Quelques déclics personnels », *Histoires de peintures*, éditions Denoël, Paris, 2004, p. 201-203.

222 *Ibid.*, p. 203-205.

rien n'est jamais le dernier mot. Ce qui est simplement rappelé, ici, et qui vaut de la même façon pour la métaphore et pour le cinéma quand ils cherchent à exprimer des idées, c'est qu'il manque toujours quelque chose dans l'image – comme en littérature, d'ailleurs, avons-nous déjà observé. Ce n'est pas seulement la question de l'interprétation qui est posée, dans toute sa généralité, dans le sens où, par exemple, on peut dire que l'œuvre *accueille* la signification. C'est plus précisément que, dans l'image comme dans le rêve, nous avons un sens à dés-impliquer. Comme en littérature, où il est trop souvent inaperçu, l'implicite joue un rôle décisif dans la peinture. Dans tous les cas, pour le lecteur comme pour le spectateur, il est exigé une activité en quelque sorte préalable à l'émergence d'une signification pleine et entière, qui constitue la première étape d'une activité interprétative. Comme dans le rêve, il s'agit d'abord d'identifier l'espace qui s'ouvre sous la surface de l'œuvre, cette profondeur dont parle Lyotard mais qu'il faut distinguer nettement de celle de l'inconscient, il s'agit de percevoir les contours du « travail » effectué.

Si le parallèle avec l'allégorie est donc dangereux, si l'affirmation peut gêner selon laquelle « la peinture transforme [...] un texte en figures énigmatiques », c'est à la fois à cause du statut culturel de l'allégorie, parce que cela force la nature de l'image dans le sens d'une quasi-vacuité intrinsèque, et parce que cela rejoint le jugement commun sur le rêve, le cliché des rébus et des hiéroglyphes incompréhensibles. Car, comme dans le rêve finalement, l'essentiel nous est donné dans la peinture : c'est là qu'il faut chercher l'essentiel de la signification. Certes, une culture à la fois picturale, religieuse et historique est requise. Certes, l'usage d'un dictionnaire des symboles n'y est pas superflu. Mais il n'y a pas de clef authentique dans la peinture, dans l'art, à la différence de l'allégorie dont le sens s'est perdu : le sens ne préexiste pas dans un tableau, même si l'iconologie semble parfois suggérer le contraire en imposant d'attester une interprétation à partir d'un texte contemporain. Le sens définitif se joue en lui – dans la façon dont il interprète un récit ancien, dans les inflexions qu'il apporte à sa représentation, dans son rapport à la tradition. En disant cela, nous ne sommes pas très loin de Freud d'ailleurs, quand il se refuse à l'idée d'un dictionnaire des symboles du rêve : s'il ne faut pas s'arrêter aux simples apparences qu'il offre, parfois obscures, son sens n'est pas à trouver hors de l'individu. C'est dans la vie psychique du rêveur qu'il faut chercher la majeure partie de sa signification.

Arasse se penche alors sur ce qu'on peut trouver « entre le texte de référence et l'œuvre achevée » et propose, entre autres, la notion de « pensements » du peintre, reprise par Damisch à Poussin, ces « réflexions du peintre conduites le pinceau ou la plume à la main », à travers « les dessins préparatoires ». Ainsi, si « des déplacements, des prises en considération de la figurabilité » et des condensations peuvent opérer à partir d'un « texte de référence », c'est en vertu d'un « travail de transformation radicale de l'image » qui, précisément, n'est pas un travail de dé-formation comme dans le rêve. La figure présente dans le tableau n'est pas la pensée initiale déformée mais une pensée remodelée par ces « pensements », médiatisée et dialectisée. Arasse propose alors un second « élément » inspiré de la théorie du signe de Port-Royal, de Louis Marin en particulier : non seulement un « Je pense » « accompagne toute représentation », tout signe, mais « l'idée se présente représentant », se présente comme représentation.²²³ Tout cela achève de marquer une énorme distance avec le travail du rêve, même si cela n'est pas indiqué comme tel par l'auteur : la présence de pensées intermédiaires, d'un sujet auteur de la représentation et même d'un « effet réflexif » soulignent tout ce que le travail de l'artiste possède de foncièrement différent. Autrement dit, pour ce qui nous concerne, s'il y a une analogie possible entre la peinture et le rêve, elle ne doit pas

223 *Ibid.*, p. 205-206.

tromper : elle n'existe pas vraiment, pas seulement parce que les figures travailleraient selon les lois primaires de la condensation et du déplacement mais aussi et surtout parce que le rêve travaille à la façon des figures, parce que Freud a *partiellement* pensé celui-ci à l'aide de celles-ci. Nous retrouvons là une idée déjà énoncée. Même si une certaine parenté existe avec les lois de l'inconscient, assez logique puisque les figures y prennent racine, elle ne suffit pas expliquer que l'analogie fonctionne aussi longuement : si elle possède un tel pouvoir de séduction, c'est aussi et surtout parce que nous reprenons à Freud, comme Daniel Arasse avec le rébus et l'allégorie, une analogie que l'auteur de *L'Interprétation du rêve* a lui-même empruntée à d'autres domaines, artistiques ou linguistiques, dont la peinture – domaines où, notamment, l'image est signifiante, de différentes façons, où une interprétation est attendue. Il est même probable que Freud ait pensé, sinon dès le départ, du moins par moments, le déplacement et la condensation eux-mêmes (outre la figurabilité et les symboles) sur le modèle de certains tropes, mais sans jamais les confondre ou inclure ceux-ci dans ceux-là.

Or, pour en revenir aux métaphores proprement dites, leur présence n'est pas attestée dans les exemples donnés par Arasse : celui-ci ne s'en réclame pas. Elles semblent pourtant fortement appelées, au moins comme une piste d'interprétation possible, comme c'est le cas pour la condensation. Ne peut-on imaginer par exemple, à travers la présence d'une épée, une volonté du peintre de suggérer que Salomé, malgré son innocence apparente, possède quelque chose de Judith, sinon qu'elle témoigne d'une rouerie comparable, du moins qu'elle participe d'un complot encore plus noir puisqu'elle met son charme au service d'une injuste vengeance ? Par ailleurs, il faudrait évidemment y regarder de plus près mais, quand Arasse conclut en évoquant ce « bord peint qui devient un rebord, qui semble être le bord du tombeau du Christ » dans la *Pietà* de Giovanni Bellini, ou la goutte de sang qui tombe sur le prénom du peintre du côté où se trouve saint Jean, ce n'est pas seulement « un effet d'affect absolument extraordinaire » qui apparaît, ou une vague mise en abyme sans enjeu, mais bel et bien une signification d'ordre métaphorique qui est proposée.²²⁴ Quelles que soient les interprétations que l'on peut proposer de ce rapprochement entre la toile et le tombeau, entre le peintre et saint Jean, il est évident que la métaphore fait partie « des outils permettant de théoriser ce que l'on voit », ici même, sans lesquels tout regard authentique est impossible : n'introduit-elle pas dans l'image, par excellence, des « pensements », un sujet et une réflexivité ?

C'est de ce point de vue, d'ailleurs, que le schéma du rêve peut jouer un rôle négatif, même chez Arasse qui pourtant se prémunit bien de ses inconvénients : la notion de condensation lui fait courir le risque de dé-métaphoriser l'association d'idées, de ne plus la percevoir comme potentiellement créatrice d'idées, en rabattant par exemple une « condensation » de personnages sur un simple « trouble du regard » ou l'identification du peintre à un personnage sur un simple « affect ». Bien sûr, c'est aussi par prudence que l'auteur du *Détail* se garde d'aller trop loin dans l'interprétation de l'association, dans le cas des « condensations » comme dans celui de Bellini. Mais nous voyons bien le risque du modèle du rêve : aussi stimulant soit-il, son pouvoir heuristique s'arrête au seuil de l'interprétation d'une œuvre. Il finit par faire écran. Nous identifions des figures, ou du moins du figural, mais nous doutons quant à la signification de ce que nous voyons, quand bien même l'acte de comparer est manifeste.

C'est donc avec ce genre d'exemples, je crois, que nous pouvons toucher du doigt à la fois la porosité qui existe entre la simple association d'idées et la métaphore et la nécessité d'une frontière

224 *Ibid.*, p. 207.

bien tranchée entre elles. Si métaphore il y a dans les exemples de Salomé-Judith ou de Bethsabée-Suzanne, il est probable que leur « condensation » soit passée par une étape où l'une des deux figures au moins a paru illustrer au peintre ou au commanditaire un conflit essentiel pour lui et qu'elle a ainsi constitué le schéma à travers lequel il était possible d'appréhender l'autre scène – Salomé étant pensée comme Judith, par exemple, ou Bethsabée à travers Suzanne. Faut-il convoquer l'inconscient pour cela, même s'il a joué un rôle ? De toute évidence, comme le souligne Arasse, le travail du peintre déborde celui du rêve. Il convient, à tout le moins, d'en sortir.

Il en va de même lorsque la logique d'une métaphore s'impose au discours, d'une façon plus ou moins délibérée, qui peut sembler aux observateurs extérieurs le pousser à s'écarter des faits. Prenons cette diatribe de Philippe Meirieu contre les professeurs du secondaire, étonnamment adressée à un journaliste de la presse écrite, le 14 septembre 2002, comme s'il faisait partie de la même classe sociale ou du même groupe d'« initiés » :

On sait que les profs sont les premiers à trouver les bonnes places pour leurs enfants, à truquer la carte scolaire, à trouver les bonnes options, que c'est d'ailleurs les fils de profs qui réussissent le mieux partout et qui critiquent le plus les autres, les mauvais parents, les méchants parents... [*continuant après une interruption*]... qui cherchent à trouver... qui cherchent à trouver, tant bien que mal, la manière de bien scolariser leurs enfants. Il y a des millions d'enfants [*puis, se reprenant*], des milliers d'enfants qui sont entrés en sixième cette semaine, je voudrais savoir combien de parents sont au courant des critères de constitution des classes, c'est-à-dire combien de parents savent si la classe dans laquelle on a mis leur enfant, c'est la classe des bons, la classe des moyens, la classe des faibles, la classe des maghrébins, la classe de ceux qui font allemand, etc. Les parents sont tenus dans une ignorance absolue, et seuls les initiés [*se répétant, du ton de "je dis bien"*], les initiés, se débrouillent pour réussir et faire réussir leur gosse. On n'est même pas dans le marché en France, on est dans le marché noir.²²⁵

De toute évidence, nous ne sommes pas ici dans l'acte manqué, même si « millions d'enfants » a échappé dans un premier temps à l'ancien directeur de l'Institut national de la recherche pédagogique : il a demandé la parole à l'animateur du débat, il a lâché son stylo, au début de la tirade, pour compter sur ses doigts au fur et à mesure qu'il assène ses reproches et, de façon générale, il mesure ses effets. La métaphore du marché noir intervient au terme d'une accumulation qui vise à assimiler les professeurs à des petits commerçants qui organiseraient un marché parallèle pour y placer leurs enfants, voire à des membres de conseil d'administration qui commettraient des délits d'initiés. Le jeu de mots final semble bien prémédité, avec cette distinction entre deux formes de marché, où l'on devine que le libre marché d'une carte scolaire non régulée serait préférable à l'opacité en vigueur. La métaphore a donc été soigneusement préparée. Il me semble néanmoins que nous avons ici, par la violence du propos, quelque chose qui excède la simple analyse des faits : même si l'on refuse les arguments parfois avancés pour la mise en place de classes de niveaux, pour limiter l'hétérogénéité des élèves, si on peut les considérer parfois comme des prétextes, on ne tombe pas aisément dans de telles analogies. La comparaison avec le marché noir notamment est pour le moins curieuse. Peut-on ne pas y voir une référence à la seconde guerre mondiale ? Certes, cette référence est devenue un lieu commun de la polémique politique ou politicienne mais elle possède ici une rigueur qui frappe, à tel point qu'on se demande s'il faut y rapporter la référence à des classes qui, d'un côté, sont composées de maghrébins et, de l'autre, font allemand, par exemple. Sans aller plus loin dans cette hypothèse, on peut noter dans tous les cas que la métaphore s'appuie

225 Sur le plateau de *On aura tout lu !*, la Cinquième, samedi 14 septembre 2002.

sur la plasticité des mots, sur la polysémie d'« initiés », les différentes sortes de « marchés », et qu'elle témoigne d'une pulsion pour le moins hostile. Elle trahit clairement une tendance, même s'il est difficile de la nommer avec précision. Elle s'appuie certes sur de vagues lieux communs sociologiques mais elle conduit aussi à une forme de dérapage, à un excès dans le discours où se trahit le fantasme – disons une sorte de complot du corps enseignant contre les enfants d'immigrés, par exemple.

Pour autant, que peut-on en conclure ? Même dans de tels cas, nous ne gagnons pas à faire plonger la métaphore dans l'inconscient. Suivre une tendance n'est pas un gage de fausseté. Y céder, peut-être, mais qui fera le départ entre les deux ? Nous avons vu que la notion même d'attraction était suspecte aux yeux des contemporains de Newton parce qu'ils y voyaient, eux aussi, une sorte de tendance – le *besoin* ou le désir de croire à certaines forces occultes. Cela n'invalidait pas pour autant le propos du savant. La vérité est affaire de discours : c'est dans le discours qu'on doit en juger. Une psychanalyse de l'erreur, qu'elle soit scientifique ou autre, me semble des plus hasardeuses par exemple. Il eût été profitable au moins que Bachelard se penche à égalité sur une psychologie du succès scientifique. On y aurait découvert, parfois, d'étonnantes convergences – non pas sur tous les plans, certes, mais par exemple pour ce qui est de la valeur de « l'intuition première », de l'imagination « matérielle ». C'est précisément la conclusion que suggère Henri Poincaré quand il écrit, dans *La Valeur de la science*, que certains mathématiciens se représentent les objets mathématiques comme des êtres concrets, en ont une connaissance très intuitive : « Quand on causait avec M. Hermite, jamais il n'évoquait une image sensible, et pourtant vous vous aperceviez bientôt que les entités les plus abstraites étaient pour lui comme des êtres vivants. Il ne les voyait pas, mais il sentait qu'elles ne sont pas un assemblage artificiel, et qu'elles ont je ne sais quel principe d'unité interne. » Plus largement, il reconnaît dans l'intuition « l'instrument de l'invention » et dans l'analogie « un guide », celui qui permet d'avoir une idée du chemin à suivre, de se formuler un but.²²⁶ Cette intuition ou cette imagination, dont le lien avec l'inconscient, au sens large, est évident, n'est pas plus un danger qu'un atout : elle est les deux à la fois. Seul le rationalisme tel qu'il se lit chez Bachelard, ou le surréalisme et le lacanisme qui n'en sont, par certains côtés, que la négation peu dialectique, peuvent nous laisser croire le contraire.

Il en va donc ainsi de la métaphore : suivre la logique d'une image n'est pas non plus un gage d'aveuglement. C'est pourtant ce qui semble se dégager de la lecture de *La Formation de l'esprit scientifique* : « Qu'on le veuille ou non, les métaphores séduisent la raison. Ce sont des images particulières et lointaines qui deviennent insensiblement des schémas généraux. »²²⁷ Si le risque existe en effet, il est consubstantiel à l'acte d'interpréter. Lacan a raison, par exemple, du moins dans une large mesure, de prendre les métaphores de Freud au sérieux, de tester leurs limites. Arasse n'a pas tort non plus de proposer une analogie entre le travail du rêve et des figures. Sans être le moins du monde « décolorées », comme le propose Bachelard, elles peuvent cesser d'agir dès que leurs conditions de pertinence ne sont plus réunies – c'est peut-être même quand elles ont encore toutes leurs couleurs qu'on en perçoit le mieux les limites, parce que leurs contours apparaissent pleinement. Un propos du type de celui de Turbayne ou de Derrida ne doit donc pas paralyser : leur séduction repose sur une vérité, mais ce n'est pas celle de Roland Barthes pour autant. L'efficace de certaines métaphores usées leur vient de ce qu'elles ont déjà très largement structuré le discours : nous baignons dans des représentations qui s'imposent par la force de l'histoire, d'une série de

226 H. Poincaré, *La valeur de la science*, Flammarion, Paris, 1970, p. 36-39.

227 G. Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, op. cit., p. 95.

dépôts sédimentés dans la langue. Mais ce que les hommes ont fait, d'autres peuvent le défaire ou, mieux, le corriger. Ce bain métaphorique n'est ni une malédiction ni une panacée, c'est la condition de notre pensée. De très anciennes représentations ont pu s'effondrer – celle d'un père qui est aux cieux, par exemple, ou à la tête de l'État, une couronne sur le front – qui étaient pourtant structurantes en profondeur. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour d'autres ? D'ailleurs, la langue n'a vraiment rien d'un système « totalitaire » : les représentations qu'elle supporte ne sont jamais parfaitement cohérentes. Il en va de nos métaphores usées comme de ce système symbolique, relevé par Levi-Strauss, qui se « contredit » : plusieurs structures coexistent.

Et puis, qu'on me pardonne cette évidence, la littérature témoigne elle aussi de notre capacité à abandonner des représentations structurantes, à passer d'une métaphore à une autre, même quand elles semblent contradictoires.²²⁸ On a assez reproché à certains auteurs, comme Homère, de placer côte à côte deux métaphores différentes pour décrire les mêmes personnages, presque la même situation. Il serait trop facile de balayer l'argument en prétendant qu'il s'agit là de métaphores superficielles, qui n'irriguent pas la pensée en profondeur. Souvent, ce sont là de belles métaphores aussi, même si elles témoignent d'une esthétique qui n'est peut-être plus la nôtre : elles possèdent une vraie profondeur, elles ne relèvent pas d'un simple coup d'œil superficiel. N'est-ce pas plutôt la preuve que le comparant ne domine pas toujours, que c'est parfois le comparé et, plus encore, que l'idéal de la métaphore est le plus souvent de tenir à égale distance l'influence de l'une et l'autre des deux « chaînes » ? Il s'agit en effet, la plupart du temps, quand on rapproche deux réalités pour en dégager une belle métaphore, de procéder comme pour une loi scientifique ou un bon concept, de ne pas suivre les suggestions d'une série au détriment de l'autre, de ne pas généraliser indûment l'intuition qui a pu naître de l'une d'entre elles. Dans tous les cas, on peut dire que le thème (le comparé) défend ses droits – sauf, peut-être, dans quelques esthétiques de type surréaliste, et encore, surtout dans la théorie... Pour cette raison, le fonctionnement de la métaphore nous apparaît une fois de plus irréductible à celui de l'inconscient (et inversement) : dans la métaphore, il manque l'association « libre » au sens de Freud, le « libre » déplacement des charges psychiques, cette libido qui se fixe sur une représentation de façon « aveugle », et dans l'inconscient il manque la double série d'objets de pensée, capables à la fois d'être saisis pour eux-mêmes et dialectisés. Le critère relevé par Lyotard ou Metz, de ce point de vue, est le bon : c'est au niveau du « système conscient-préconscient » qu'apparaît le langage, la syntaxe, et cela suffit à marquer une rupture nette. À ce niveau-là, tout au plus pouvons-nous distinguer l'intuition d'une comparaison, ce premier degré de la métaphore, parfois pauvre, parfois riche, préconscient, et la comparaison dotée d'une *intention débattue avec soi-même*, ce second degré où peut s'épanouir une pensée réfléchie, où la métaphore s'affine, s'élabore dans un discours construit.

Enfin, on peut noter que même dans l'inconscient le « comparant », le « signifiant » qui domine, n'est pas authentiquement « premier ». C'est pourtant ce que suggèrent maints écrits d'inspiration lacanienne. Laplanche rappelle notamment que l'inconscient se constitue tout entier par « réduction » : « l'inconscient n'est pas primaire, mais résultat du refoulement ou des refoulements ».²²⁹ La remarque est importante : si l'on s'émancipe de cette idée d'un caractère

228 Pour ne rien dire du langage courant, où les métaphores mortes ou usées sont rarement filées. Telle journaliste peut ainsi évoquer la capitale autrichienne comme l'ancien « cœur névralgique du Saint-Empire romain germanique » : l'idée n'importe plus de savoir si le centre en question irrigue un territoire comme le cœur, s'il est le siège d'un pouvoir comme « capitale » a pu le suggérer (où l'on peut encore lire *caput*) ou s'il témoigne seulement de l'activité d'un nerf.

229 J. Laplanche, *Problématiques IV*, op. cit., p. 142.

premier de l'inconscient, de cette image de la « réserve naturelle » dont parle Freud, on perçoit mieux que cela ne peut pas être une espèce d'infrastructure dont il faudrait suivre la logique, comme on en a parfois l'impression dans certains textes sur l'inconscient à tonalité « surréaliste ». L'inconscient n'est pas un peuple à libérer, un « sauvage » à émanciper, non plus qu'il n'est le « bas », le sensible, la base matérielle de l'homme ou de la connaissance qu'il faudrait réhabiliter pour marcher ou penser droit. On le perçoit bien à l'occasion de la réflexion sur les bribes de langage qui se sont déposées dans l'inconscient, devenues des « représentations-choses » : ces fragments d'expression ou de phrase, s'ils peuvent déterminer le comportement d'un individu en profondeur, n'en sont pas le fin mot. Ils appartiennent à une histoire : si « comparant » il y a ici, il provient souvent d'un autre sujet, pour lequel la métaphore était peut-être même vive, comme dans le cas de la « soif » de Philippe. Le propre de la cure n'est alors pas bien éloigné de l'objectif de Turbayne, voire de Nietzsche : il s'agit précisément de donner à sentir cette vitalité perdue, de dominer la « métaphore » éventuelle qui dominait. C'est d'ailleurs parce que Barthes place la langue dans un inconscient perçu comme « premier » qu'il peut parvenir, un peu à la façon de Derrida, à l'idée d'un code premier indépassable : c'est à ce moment-là seulement que le réel est éternellement ailleurs, qu'on ne peut l'atteindre, que l'infrastructure langagière domine tout, qu'elle ne laisse qu'une infime marge de liberté, somme toute incertaine.

2.2.11. La néo-rhétorique structuraliste : la métaphore et l'écart

Nous voilà presque arrivés au terme de notre généalogie du soupçon. Roland Barthes, Gérard Genette, Tzvetan Todorov, Jean Cohen, le groupe μ , Albert Henry, Michel Le Guern et autres François Rigolot doivent un part essentielle de leurs théories des années 1960 et 70 aux auteurs qui précèdent, notamment Jakobson, le plus souvent cité, mais aussi Lacan, même s'il l'est moins, Freud, s'il l'est allusivement, ou Breton, même s'il joue souvent un rôle très ambigu, tantôt de repoussoir qui ne s'avoue pas, tantôt d'auteur dont la théorie esquissée fascine même si elle peine à être poursuivie, à l'instar de Lacan. Pour des raisons de place et de temps, mais aussi parce que leur apport ne me semble pas aussi décisif parfois, je n'infligerai pas au lecteur le compte-rendu de leurs différents ouvrages consacrés en totalité ou en partie à la figure, à la métonymie ou à la métaphore. Si je vais entreprendre néanmoins d'évoquer le travail de cette rhétorique structuraliste, qui s'accompagne souvent d'une poétique, c'est en guise de complément à ce que j'ai pu indiquer plus haut, dans « le procès de la métaphore », et pour dessiner les grands axes d'une théorisation qui trouve des continuateurs de nos jours, moyennant les quelques inflexions, les quelques correctifs de rigueur. Les traits qui se dégageront des pages qui suivent n'appartiennent pas en propre à ces auteurs, en effet. Nous avons déjà noté que Metz et Lyotard témoignaient, chacun à leur façon, et malgré une distance critique indéniable, d'un héritage structuraliste. L'influence de l'ensemble théorique dégagé ci-dessus ne s'arrête évidemment pas au seuil des années 1980, même si les références structuralistes se font moins insistantes. Nous en retrouvons encore aujourd'hui, sous de nombreuses plumes, les effets. L'œuvre de Freud, telle qu'elle est désormais lue, c'est-à-dire à travers un certain héritage lacanien, ainsi que celles de Breton et Jakobson forment désormais une barrière quasi infranchissable, dans le domaine francophone au moins, que vient encore conforter l'autorité d'un Genette ou d'un Todorov, pour ne citer qu'eux. De nombreux travaux sont pourtant disponibles maintenant, comme ceux de Ricoeur et de Détrie, qui indiquent clairement les impasses

de cette approche. Mais le mal semble fait : la linguistique notamment, et celle qui s'est construite sur l'héritage de Ferdinand de Saussure en particulier, a noué d'une nouvelle façon, qui apparaît plus scientifique, le lien entre la métaphore et le mot. Aussi, malgré les nouvelles approches, notamment celles des cognitivistes américains, la métaphore demeure-t-elle pensée comme trope. Les actes du colloque *Dérives de la métaphore*, qui s'est tenu à Lyon en 2006, en témoignent assez largement, à commencer par son intitulé marqué par la théorie du transfert de sens.

La notion de métonymie apparaît alors comme l'un des signes les plus éloquents du problème, tel du moins qu'il se pose dans les années 60-70. Nous avons déjà relevé à quel point les néo-rhétoriciens se sont donnés pour tâche de réhabiliter la diversité des figures, et en particulier la métonymie et la synecdoque. Mais il convient de souligner sur quel fond de malentendu cela s'opère. Comme Christian Metz l'indique très bien, même s'il participe de ce mouvement, s'il en conforte partiellement le résultat, le succès du couple métonymie / métaphore repose sur un « remodelage » de la rhétorique par la linguistique, un « recyclage » qui constitue une réinvention.²³⁰ L'auteur du *Signifiant imaginaire* relève même deux chapitres plus loin une certaine « dissymétrie » dans la symétrie, même s'il n'appuie pas beaucoup dans ce sens : les métaphores incluent souvent des métonymies et non l'inverse (ou alors en jouant sur la notion de métonymie, en l'étendant au syntagme ou à l'idée d'une métonymie « symbolique »). Il n'indique, hélas, pas clairement la cause de cette dissymétrie : la métonymie peut encore être pensée comme un signe alors que la métaphore véhicule une pensée. Seule le couple syntagme / paradigme, dont Christian Metz ne cesse de rappeler qu'il pâtit de l'assimilation, permet de camoufler cette dissymétrie.

Aussi faut-il indiquer, contrairement à ce que suggère Gérard Genette, que la réduction de la rhétorique à la seule métaphore n'est pas passée par cette étape duelle. Dans l'histoire de la « rhétorique restreinte », tout au plus serait-on passé de Fontanier à Proust, autrement dit de trois figures à une – et encore ce rapprochement-là est-il discutable, puisqu'on compare un rhétoricien et un poéticien. L'opposition entre métaphore et métonymie relève en fait d'une autre histoire, d'une réhabilitation artificielle de la diversité des figures, après le triomphe de la métaphore à l'ère symboliste, où l'on peut dire, en effet, que règne en maître un certain confusionnisme : Jakobson et Lacan ne témoignent pas d'un état avancé, avant la métaphore généralisée, de décomposition rhétorique mais déjà d'un mouvement inverse, d'une réinvention artificielle des figures concurrentes à la métaphore – et encore : choisies parmi les tropes, comme par hasard, et non parmi les « figures de pensée », comme l'ironie, qui aurait pourtant permis d'étudier des phénomènes plus intéressants, comme la polyphonie, que l'on retrouve aussi dans la métaphore. On pourrait d'ailleurs remonter à Fontanier, et peut-être plus haut encore, si l'on considère avec Christian Metz que le remodelage des « provinces » de la rhétorique est incessant – mais il se faisait, la plupart du temps, chez Lamy ou Dumarsais par exemple, sur un contenu attribué aux figures relativement stable.²³¹ Si « métaphore généralisée » il y a donc chez Proust comme chez Breton, ce n'est parce qu'ils achèvent la réduction en ignorant l'étape antérieure qui serait la dualité des deux figures, mais parce qu'ils ignorent encore la réhabilitation artificielle de la métonymie – ou, ensuite, comme chez Deguy, qu'ils la refusent. Il n'est d'ailleurs pas innocent que le « sacre » de la métaphore, à l'époque contemporaine, soit le fait d'écrivains (après l'avoir été, parfois, en rhétorique) et que la bipolarité des figures, venant de la linguistique, soit surtout reprise par des rhétoriciens.

230 Ch. Metz, *Le signifiant imaginaire*, op. cit., p. 210, 215-218.

231 *Ibid.*, p. 213-215.